

Daniel DEBONDUWE

L'ART DU RING



Techniques de dressage
du chien de compétition

Éditions du Suran
Bourcia - 39320 Saint-Julien

Les Éditions du Suran
Impression : La Biennoise - 39 - Morez

Dépôt légal : deuxième trimestre 1986

L'ART DU RING

Daniel DEBONDUWE

Champion de France en Ring 1980 avec Lento
Champion de France en Ring 1981 avec Othar
Champion de France en Ring 1982 avec Othar
Champion de France en Ring 1983 avec Othar
Champion de France en Ring 1984 avec Othar
Champion de France en Ring 1985 avec Tino

Avec la collaboration
d'Alain Dupont et de Michel Hasbrouck
Photos Alain Dupont



*Daniel Debonduwe et Othar,
champions de France de travail en Ring 81-82-83-84,
photographiés lors de la finale de Ouistreham en 1984.*

*Tous droits de reproduction et adaptation, même partielles,
réservés pour tous pays.*

*Une copie ou reproduction, par quelque procédé que ce soit,
photographie, microfilm, bande magnétique, disque ou autre,
constitue une contrefaçon passible des peines prévues
par la loi du 11 mars 1957 sur la protection des droits d'auteur.*

Deuxième édition

© ÉDITIONS DU SURAN 1986

Daniel DEBONDUWE

L'ART DU RING

Techniques de dressage
du chien de compétition

Éditions du Suran
Bourcia - 39320 Saint-Julien

EN GUISE D'INTRODUCTION

Une mise au point d'abord. Ce livre n'a pas pour but de donner les mille et une recettes concernant l'éducation du chien de défense. Il existe d'autres ouvrages pour cela et tel n'est pas mon propos.

Amateur de compétition, je m'adresse à ceux que le sport canin intéresse, dans un premier temps, passionne ensuite et qui, à travers mon expérience, souhaitent s'initier, confirmer leurs connaissances, faire progresser ce que je considère comme un sport à part entière.

Qui peut le plus peut le moins. Mes chiens ont toujours fait là où je leur ai dit de faire. Ils reviennent au pied à l'instant même où je leur demande et s'il me venait l'idée saugrenue de leur dire « donne la papatte », ils m'en présenteraient deux plutôt qu'une... avec l'air de dire « Et bien Daniel, ça ne va pas aujourd'hui ? »

Deux catégories de conducteurs de chiens de défense parviennent à des résultats de haut niveau : les dompteurs et les dresseurs.

Les premiers recherchent des chiens durs, « incassables », capables de tout supporter. Ils emploient des méthodes très sévères (collier ou costume électrique), la qualité de leurs élèves leur permettant de gommer certaines erreurs d'entraînement. Les résultats obtenus sont aussi brillants qu'éphémères, ne s'appuyant pas sur un travail de base.

Les dresseurs suivent la voie d'une autre tradition, dont un Arnold FATIO est sans doute le meilleur exemple. Ils cherchent à développer des méthodes d'éducation de plus en plus élaborées qui s'appliquent à des chiens de mieux en mieux adaptés aux performances qui leur sont demandées.

Est-il besoin de préciser quelle est mon école ?

J'ai fait part dans ce livre, sans rien cacher, même aux moments les plus délicats, de mes techniques exactes, celles qui m'ont permis d'obtenir certains résultats. Puisse cet ouvrage convaincre les vrais cynophiles que l'amour entre le maître et son chien, la constance dans le travail et le recours permanent, non pas au doute mais à la réflexion, permettent de déboucher sur de beaux succès, avec, en prime, le bonheur d'être fier de soi, de son chien et du sport qu'ils pratiquent.

Daniel DEBONDUWE □

Chapitre I

LES IDÉES

MAITRESSES

Celui qui réfléchit trop se paralyse. Il va trop à fond dans le détail et perd de vue le tracé général de la route.

Je me limiterai volontairement à présenter ma manière personnelle de traiter chaque problème. D'autres conducteurs possèdent bien évidemment des solutions différentes et efficaces. Les miennes ont le mérite de convenir à tous les chiens, pour peu qu'ils aient un minimum de qualités. Elles peuvent en outre servir de tremplin à la réflexion de chacun.

Mais auparavant je voudrais faire part au lecteur des quelques idées-force sur lesquelles je m'appuie en permanence. L'ordre en est décousu car il m'est impossible de leur donner un rang d'importance, tant elles sont toutes d'un grand intérêt.

- Au début, il ne faut pas tout faire en même temps, par exemple le même jour vouloir obtenir, pour le rapport d'objet, à la fois la mise en place, le rapport, le non-mâchonnage et la remise en position assise.
- Un chiot, c'est tout doux, on le travaille naturellement dans la douceur. Plus on fait de choses à sa portée, moins on a de conflit par la suite lorsqu'il est devenu adulte.
- Je multiplie les occasions où mon chiot ressentira de la joie.
- Je suis sans cesse très attentif à mon élève.
- Je ne laisse rien au hasard, j'avance très progressivement, en contruisant systématiquement un étage après l'autre. Je ne saute jamais une étape.
- Je reviens en arrière à chaque difficulté, à chaque angoisse que je sens chez le chien. C'est long, mais je suis sûr d'obtenir des résultats sans rien « casser ».
- Il faut que le chien ait du plaisir à travailler. C'est pourquoi j'utilise souvent le jeu. C'est le plaisir qui donne la vitesse dans l'exécution des exercices.
- Je contrôle toujours le chien pendant son apprentissage, grâce à une laisse ou à une longe. Ainsi il ne peut pas se soustraire ni à l'exécution de l'exercice, ni à une éventuelle réprimande. Il ne peut pas non plus me déborder.
- La voix n'est pas suffisante pour contrôler efficacement un chien réticent à obéir. Mais quand j'emploie la voix, ce qui est très fréquent, je veille à moduler le ton, à passer du doux au fort quand il le faut..

- Le meilleur contrôle est obtenu avec la longe. Grâce à elle, je crée les bons réflexes.
- L'entraînement sert à entretenir les réflexes souhaités. Je n'y travaille donc pas en me comportant comme au jour des concours.
- Les exercices pratiqués sans longe ne sont que des tests pour voir où le chien fautive. Compte tenu de ses erreurs, je le remets en longe pour corriger sa conduite.
- Quand un exercice est compris, je détends de plus en plus la longe, jusqu'à le faire travailler longe au cou en liberté.
- Si le jeu permet de démarrer un exercice, je remplace très vite un objet agréable comme la balle par des ustensiles difficiles à maintenir, bouteille ou tuyau en plastique, que le chien prendra avec d'autant plus d'attention qu'il en éprouvera de difficulté. Objets d'assez grand format qui éviteront le mâchonnement lourdement pénalisé en compétition.
- Il faut savoir arrêter de travailler un exercice quand le chien l'a compris.
- Si j'arrête l'entraînement pendant quelque temps parce que je sens que mon chien a besoin de « vacances », je ne redémarre pas directement sur des exercices complets. Et je n'hésite pas à revenir en arrière.
- Avec un jeune chien, je ne m'affole pas sur les « coups de dent » superflus. Je préfère qu'il n'ait pas de grosses angoisses.
- Lorsque mon chien a grandi et qu'il s'est familiarisé à l'ambiance des concours, j'adapte mon comporte-

ment au rythme que je lui impose : un concours par mois est — en moyenne — suffisant. Mais un chien qui s'entraîne quatre fois par semaine peut très bien supporter deux concours chaque mois.

- Seule la compétition permet de savoir ce qui n'a pas été bien fait à l'entraînement.
- Je travaille en priorité les exercices où mon chien est le moins bon : si, par exemple, j'ai beaucoup de coups de dents sur la garde au ferme, je ferai de nombreuses gardes au ferme en réprimant absolument le moindre coup de dent. Il s'agit, en fait, de *commencer* et de *finir* l'entraînement par l'exercice qui pose le plus de problèmes. Le lendemain, l'entraînement commencera par l'exercice terminé la veille.
- Il faut, à l'entraînement, reproduire les fautes constatées lors du dernier concours. Cela dit, c'est presque impossible car le chien sait qu'il est à l'entraînement et qu'en l'absence des spectateurs... et du juge, le maître peut le reprendre à tout moment.
- J'angoisse mon chien lorsqu'il cherche à me déborder à l'entraînement. Un chien comme Othar qui a tendance à déborder en compétition doit travailler à 30 % en dessous de ses possibilités. Avec un chien doté d'un tel caractère, je ne peux rien laisser passer. Par contre, à l'entraînement, le chien doit toujours être vainqueur. A la garde d'objet, par exemple, l'H.A. ne doit surtout pas partir avec la valise.
- Je ne présente pas mon chien au Brevet avant qu'il n'ait tout son programme de Ring 2.
- A l'entraînement, je donne des commandements

très brefs. Je ne dis que « Halte ! ». Plus le commandement est court, plus le chien réagit vite. C'est pourquoi j'avais surnommé Othar « I ». Le « I Halte » se confond.

- Toujours à l'entraînement, l'homme d'attaques (que nous appellerons aussi « H.A. ») peut encourager le chien mais pas le commander. S'il le fait, le commandement ne doit pas être autoritaire.
- Le risque, lorsqu'on cherche à obtenir un travail à 390 points, c'est la saturation. Et lorsque le goût du travail n'est plus là, le chien ne s'emploie plus qu'à 50%. J'en ai fait l'expérience avec Tino : j'ai été trop loin en voulant aller trop vite. Bien sûr, le chien faisait ses points mais sans panache. Il m'a fallu redonner par le jeu, le goût de l'exercice. Attention, le point de saturation existe pour tous les chiens, même les meilleurs.
- Lorsque j'ai un conflit avec mon chien sur un exercice, j'arrête l'entraînement pendant une heure et je me pose la question : pourquoi ce conflit ? Si mon chien ne comprend pas, ce n'est pas de sa faute mais de la mienne. C'est à moi de lui faire comprendre. Je ne reprend l'exercice qu'une fois trouvée la solution à ce conflit.
- Le réconfort, après un conflit, ne survient que si le chien a fait un effort pour en sortir. Et là, plus le conflit a été dur, plus la fête est grande.
- Si un conflit apparaîtrait alors que le chien n'est pas contrôlé par une longe, je ne dis rien. Je le rappelle au pied, je lui passe la longe et je le renvoie sur le même exercice, afin de pouvoir, cette fois, intervenir au moment de la faute. Le simple port de la

longe va sûrement amener le chien à éviter la faute. Mais il faut qu'il la refasse pour que je puisse intervenir. Par exemple, pour les cessations, l'H.A. continuera à remuer pour entraîner la faute.

- D'une façon générale, il est bon d'angoisser le chien car cela donne une excellente obéissance. Si néanmoins l'angoisse du chien est excessive, je lui parle gentiment pour le remettre un peu en confiance. Mais a priori, je n'arrive à pousser jusqu'à l'angoisse que lorsque le chien a une grande confiance en lui et une totale confiance en moi.
- Et n'oublions jamais que, au-dessus de tout, la clé du succès réside dans le travail. Beaucoup et bien travailler, c'est être assuré d'avancer. Si le chien et le maître pouvaient tenir six heures d'entraînement par jour, en un mois le programme de mordant serait acquis en entier. C'est bien sûr impossible, le chien étant très vite à saturation.

MON COMPORTEMENT EN TANT QUE MAÎTRE

Divers auteurs, et bien évidemment Arnold Fatio, ont déjà tout dit sur les qualités indispensables du maître : justice, fermeté, égalité d'humeur, et j'en passe. Mais ils se sont tous arrêtés au seuil de la compétition.

Quant à moi, je place comme qualité maîtresse la technicité.. Alliée au perfectionnisme, elle oblige à bien des nuits sans sommeil, mais en retour, elle permet de monter souvent sur les podiums.

D'autre part, je me place résolument comme chef de meute, dès mes premiers contacts avec le chien. Lorsque j'ai eu des chiennes, j'ai fait de l'élevage en meute. J'ai vu l'attitude du chef de meute qui décide ce que tout son petit monde doit faire. Quand le chef n'a plus envie de jouer, il donne un coup de gueule. Une heure ou deux après, l'envie lui reprend et d'un signe il récupère « sa » meute. De même en dressage, le maître-chef de meute peut se permettre d'avoir des états d'âme. Le chien ne se traumatisera pas si le comportement de son maître manque parfois de cohérence.

Je deviens « chef de meute » en allant, seul, me promener avec lui chaque jour, en lui donnant moi-même ses repas, en lui ouvrant personnellement la porte de son chenil, en ne laissant pas les autres, même les enfants, trop jouer avec lui. Jamais je ne jouerai aussi bien que des enfants avec mon chien. Or je veux être sa plus grande source de plaisir en m'occupant de lui au maximum.

D'ailleurs, je reconnais que je suis assez égoïste et que j'aime bien travailler seul avec mon chien. Quand la promenade ou le travail sont terminés, je mets mon élève au repos dans son chenil, pour une ou deux heures, et je vais moi-même le relâcher, pour qu'une fois encore, il ait une occasion d'être heureux de me voir, après sa totale solitude.

Les autres ne doivent pas trop le caresser, car je ne veux pas courir le risque qu'il les préfère à moi.

Cela peut sembler excessif, mais encore une fois, il s'agit ici de viser les plus hautes places en concours. Ce n'est pas en se comportant exactement comme Monsieur-tout-le monde qu'il est possible d'y parvenir. Et par ces divers moyens, j'obtiens, sans la moindre brutalité, ce que j'appelle un « super-rappel », sur lequel je vais m'appuyer sans cesse au cours du dressage.

En fait, le chien va vite m'adorer, me vouer une confiance absolue, et il supportera, plus tard, les vicissitudes du dressage, car il saura vite, au fond de son cœur, que je l'aime, et que je ne le réprimande jamais par méchanceté. Peu à peu, à force d'évoluer en sa compagnie, j'apprendrai, de mon côté, à le connaître. Je pourrai donc orienter mon dressage dans un sens favorable pour lui.

Par la suite, je vais veiller très soigneusement à maintenir ce capital de confiance que j'aurai amassé. Bien sûr, il y aura des périodes de conflit, mais le chien cherchera vite à les raccourcir, afin de revenir le plus rapidement possible à l'état de tranquillité permanente que je me suis attaché à lui faire connaître et qu'il désire par-dessus tout. Je lui ménagerai aussi des moments de détente. Il en a besoin autant que n'importe quel humain. Comme je

l'observe le plus souvent que je le peux, il ne m'est pas difficile de savoir quand placer les récréations.

Il serait évidemment impossible de décrire dans le détail toutes les situations qu'un maître peut créer pour amener son chien à lui vouer un attachement sans faille. Les quelques exemples que j'ai donnés ne forment pas une liste qui épuise le sujet à fond. Chacun peut inventer à sa guise. Il suffit de se rappeler que le point important est de créer entre le maître et son compagnon à quatre pattes la communion la plus profonde.

Si déjà cette communion est acquise, la route du succès est ouverte !

CHOISIR UN CHIOT

Je choisis mes chiots exclusivement dans les lignées de travail, sur des pères qui ont des résultats en concours de ring, et des mères issues de champions de travail, même si elles ne travaillent pas elles-mêmes. En outre, je veille à ce que le père et la mère soient de la même famille, du moins avec des malinois. J'ai remarqué en effet que des mâles champions de lignée X, accouplés à des filles de champions de lignée Y, donnaient bien souvent des produits décevants.

Pour faire de la compétition, il ne faut pas de bons chiens, il faut des chiens d'élite. Nous avons besoin d'outils très sérieux, pas des simples chiens bien équilibrés dont se contentent la plupart des gens. Un bon caractère, pour une finale de ring, c'est insuffisant.

La manière la plus simple de trouver le vrai chien, c'est de choisir dans les lignées de travail. Encore que rien ne soit gagné d'avance, notamment à cause des problèmes d'accouplement dont j'ai parlé plus haut ! On peut certes découvrir la perle rare dans les lignées de beauté, mais cela relève plus du hasard que de la génétique.

Bien évidemment, puisque je parle de lignées de travail, je me limite à deux races possibles, le berger allemand et le berger belge. Elles seules possèdent des lignées d'animaux où les parents, les grands-parents, les arrière-grands-parents et ainsi de suite sont connus pour leurs résultats. A cause d'une conception tout-beauté des juges confirma-

teurs, les amateurs de bergers allemands ne disposent plus guère aujourd'hui que de deux lignées intéressantes, celles de *Warro Schlackenbrunnen* et de *Marko du Faubourg des Postes*.

Les conducteurs de bergers belges, eux, bénéficient d'un choix plus vaste.

Pour ma part, je ne suis pas raciste, Lento aussi bien qu'Othar m'ont comblé. Pourvu qu'un chien soit un surdoué, il me convient toujours !

Je prends le chiot à cinq semaines. Cela peut paraître étonnant, mais je crois, d'abord, être tout aussi capable que l'éleveur de nourrir le chiot après le sevrage, et ensuite, j'estime réellement perdues toutes les journées où il reste à s'ennuyer dans son chenil. A huit semaines, un chiot a perdu trois semaines mais, bien entendu, il n'est pas perdu pour la compétition. Ces trois semaines gagnées me servent à lui enlever en douceur la plupart de ses petites angoisses. Je suis totalement convaincu de l'importance du tout jeune âge, et de la nécessité de le mettre le plus possible à profit pour démarrer très progressivement, donc dans les meilleures conditions.

Un petit éleveur, surtout s'il est lui-même un conducteur de concours, sait prendre sur son temps pour saisir fréquemment ses petits dans ses mains, pour les sortir très jeunes, les amener dans sa maison ou dans sa voiture, au contact des gens, et pour jouer beaucoup avec eux, dès leurs tous premiers jours. Tout cela donne des chiots éveillés, dégourdis, de la vraie graine de champion.

Quand j'ai choisi une portée en fonction des éléments dont j'ai parlé plus haut, je me rends chez l'éleveur et je prends tous les chiots un par un. Je les amène dans la

maison et j'observe leur comportement, notamment le temps qu'il leur faut pour être parfaitement à leur aise, pour oublier complètement leur première angoisse. J'écarte absolument le chiot soumis, qui vient à moi la queue entre les pattes. Je retiens celui qui s'est remis le plus vite et qui part le plus rapidement à la découverte de son nouvel environnement. Bien sûr, l'éleveur peut avoir habitué les chiots à un environnement familial. Mais je n'étais pas là. Ma présence maintenant suffit à désarçonner les hésitants.

Au cours de cet examen individuel, j'observe chaque chiot pendant environ dix minutes. J'élimine tous ceux qui présentent la moindre tendance à la méfiance.

Il m'est arrivé — plus rarement qu'on ne le croit — de me séparer d'un chien mais jamais bien tard. Dès le débouillage, je me rends compte s'il me convient au niveau de son courage au mordant. Le chien méchant dans le mordant s'énerve trop vite. Il n'a pas de stabilité dans la prise. Si l'homme d'attaque approche une main, le chien méchant décrochera pour mordre la main. Cette méchanceté ne peut être décelée que lorsque le chien est initié au mordant. Il n'y a que dans la toile qu'il révèle sa véritable nature.

A l'inverse, le chien lymphatique, tout aussi incapable de réaliser de grandes performances, est décelé plus tôt, dès le jeu et la promenade. Faut-il préciser que ce n'est pas le genre de chien que je recherche, même sans parler de compétition ?

Enfin, un chien peut avoir des problèmes morphologiques qui ne se révéleront qu'à l'âge adulte. Il sera, lui aussi, incapable de parvenir au top niveau.

Pour rassurer pleinement le lecteur, je précise qu'entre Lento et Othar, j'ai dû me séparer de deux chiens seulement et qu'entre Othar et Tino, je n'ai eu qu'un élève.

Inutile aussi d'imaginer qu'on puisse tester plusieurs chiots en même temps. Il est matériellement impossible de se consacrer à plusieurs chiots simultanément, tant est essentiel le contact du maître avec son chien dès le plus jeune âge.

Enfin, sur le plan physique, je préfère un chien à la tête bien large, dotée de bonnes mâchoires qui lui assureront des prises solides, un peu comme un haltérophile a besoin de gros bras, peu angulé à l'arrière, afin qu'il galope et qu'il saute facilement, et, surtout, construit sur un petit gabarit, avec beaucoup d'influx, capable d'être toujours au plus vite dans l'action lorsque, plus tard, les choses deviendront sérieuses face aux hommes d'attaques de concours.

Un dernier mot pour conclure ce point du choix du chiot : je pense qu'il ne faut pas attendre de voir son champion devenu tout vieux avant de reprendre un autre élève. Sinon, on risque de rester quelques années sur la touche, et, surtout, de perdre le feu sacré. Or, celui-là, il faut toujours l'entretenir !

LE CHENIL

Il est certes nécessaire de disposer chez soi d'un endroit où pouvoir bloquer son chien en toute sécurité en cas de besoin.

Mais la pire des erreurs serait de laisser trop souvent et trop longtemps son élève au chenil. Il n'y aurait plus alors moyen de créer la nécessaire communion dont j'ai parlé plus haut. Un chien se morfond à la longue dans son chenil-prison.

Si un jeune vit jusqu'à son neuvième mois dans son chenil, avec tout juste une sortie hebdomadaire rapide, le débouillage est extrêmement difficile, parce que l'animal se révèle gravement angoissé par tout ce qu'il voit.

Je préfère, à tout prendre, le maître qui vit en permanence avec son chien, en appartement par exemple. Avec un peu de doigté, il saura vite ménager à son compagnon, dans un coin choisi, les moments indispensables de solitude et de repos dont j'ai déjà fait état. Et le chien va décrypter au plus vite les diverses attitudes de son maître.

LA PROPRETÉ

Je parle de la propreté, non parce qu'elle compte dans une feuille de pointage, mais parce que certains maîtres font l'énorme erreur de l'exiger du chiot, et ils inaugurent leurs relations avec lui par une grave contrainte, alors qu'à cet âge, il faut impérativement apporter au tout petit de la joie, de la joie, et rien que de la joie !

La propreté vient toute seule. Il est inhumain, méchant, de mettre le nez du chiot dans ses déchets. Si le chiot laisse une *petite mare*, ou pire, *on essuie derrière lui et c'est terminé*. Seules des sorties fréquentes vont lui apprendre à être propre.

J'ai la possibilité de coucher mon chiot dans un cabinet de toilette qui donne sur un couloir qui le conduit à un jardin. Dans cet espace réduit, il ne peut guère faire de bêtises. Le matin, dès mon réveil, je lui donne accès au jardin. En moins de huit jours, la propreté est acquise, *sans drame*.

Dans le même ordre d'idées, je ne gronde pas mon chiot s'il mordille un fauteuil ou s'il détériore un quelconque objet. Je ne le laisse pas faire, très calmement, en détournant son intérêt vers une vieille chaussure qui lui « appartient » ou vers un jouet en peau de buffle. S'il détruit un objet, tant pis. La bêtise est faite, il est trop tard, je ne dis rien. Et surtout, je ne le bats pas.

CALENDRIER

Peut-on établir un calendrier concernant l'éducation-mise en condition du chiot destiné à la compétition ? Non, car tout dépend du chiot, du maître, de l'environnement. Par contre, l'expérience m'a montré quelques repères essentiels lors d'une période de croissance qui l'est tout autant.

CINQ SEMAINES :

Contact avec le maître jusqu'à huit semaines. Début des promenades, seul avec le chiot. Répétez souvent son nom, lors de la promenade ou à la maison lorsqu'il vient vers vous. Donnez un petit morceau de viande puis éloignez-vous en l'appelant par son nom. Donnez-lui un autre morceau de viande lorsqu'il vient à vos pieds. Mine de rien, vous travaillez déjà le rappel.

HUIT SEMAINES :

Lorsque vous jouez avec votre chiot, intéressez-le à l'objet. A cet âge, il ramasse tout ce qu'on lui jette. Donnez-lui le goût du rapport d'objet en le félicitant très chaleureusement lorsqu'il vous rapporte le petit bout de bois qui a retenu son attention lors d'une balade en forêt ou le paquet de cigarettes que vous avez délibérément jeté près de lui.

DEUX A SIX MOIS :

Par progression et en fonction de son âge, augmentez la durée des promenades en essayant de trouver des difficultés naturelles. En forêt, passez dans des endroits de plus en plus touffus, sur des troncs d'arbres couchés. Si votre chiot s'arrête, poursuivez votre chemin sans le regarder. Voyant son maître s'éloigner, il préférera surmonter l'obstacle que perdre son maître. Lorsqu'il vous aura rejoint, faites-lui une grande fête pour le récompenser d'avoir franchi la difficulté qui le bloquait. De temps en temps, promenez votre chien en laisse, seul avec lui, dans la rue ou dans les centres commerciaux, au contact de la foule et du bruit.

Au cours de ces promenades en laisse, lorsque votre chien veut s'arrêter, continuez, là aussi, votre marche sans faire attention à lui. C'est lui qui doit vous suivre et marcher à votre rythme. S'il se bloque, donnez une petite saccade sur sa laisse en l'appelant par son nom. Il se laissera peut-être traîner sur quelques mètres mais, bien vite, il comprendra qu'il est préférable — et combien plus agréable — d'être près de vous.

A six mois, votre chiot ne devra plus avoir aucune difficulté au cours des promenades. Il passera toutes les difficultés et vous l'aurez déjà initié au rappel, au rapport d'objet, aux positions, à la marche au pied. Il sera prêt pour le « débouillage » du mordant.

SIX A HUIT MOIS :

Débouillage au « chiffon », puis au « boudin », ensuite à la jambière, enfin au costume.

HUIT A DOUZE MOIS :

Initiation aux exercices de compétition.

Chapitre II

**LES
PREMIERS
PAS**

LA PROMENADE DU CHIOT

Un peu comme les enfants préparent dans le jeu à la maternelle leur vie d'adulte, mes chiots, sans s'en apercevoir, reçoivent, au cours de longues promenades quotidiennes, les préalables qui leur ouvriront plus tard toutes les portes.

Loin d'être une formalité ou une corvée, la promenade quotidienne, d'une heure environ, joue le rôle, en milieu naturel, d'un véritable entraînement pour le tout petit. Moment privilégié entre tous, moment de plaisir sans conflit, elle me permet de pratiquer mille observations sur le caractère de mon élève et de créer un maximum de contacts faciles. Très vite, le chiot m'aimera, c'est obligatoire. En même temps, le petit animal, naturellement curieux de tout, et surtout de moi, va pouvoir m'observer tranquillement, à mon insu cette fois, mais sans rien manquer !

La première promenade se déroule dans une forêt calme. Je suis seul avec le chiot. Il est totalement libre. Évidemment, il va toujours rester dans mes jambes, et il sera assez vite fatigué. Mais il a déjà pris la mesure de cet environnement nouveau, avec ses bruits, ses odeurs.

Très vite, dès qu'il acquiert confiance en lui, c'est-à-dire dès les toutes premières sorties, je lui passe au cou un cordon fin et solide, avec un collier semi-étrangleur. Ce moyen de contrôle léger sert uniquement à supporter une laisse.

Au cours des promenades suivantes, parfois, le chien ayant un cordon, j'introduis un rappel : « X, au pied », gentiment. Si, à l'énoncé de son nom, il vient à moi sans rechigner, tout est bien, je le caresse à son arrivée. S'il reste éloigné, je l'attire jusqu'à moi sans rien dire, par petites saccades et non par une traction continue. Je le caresse quand il est tout près et, aussitôt, je le relâche. Ainsi, les premières fois, ce rappel ne prend jamais l'aspect d'une contrainte intolérable.

Après quatre ou cinq promenades en sous-bois, si j'ai un bon contact, et si la laisse au cou ne pose plus problème, je sors en ville pour une courte promenade. Peu à peu, j'allonge la durée de cette sortie en milieu urbain.

Mais la priorité demeure aux promenades en sous-bois. Là, j'ai toujours un petit morceau de bois à la main lorsque le chiot n'est pas contrôlé par la cordelette. Je ne veux pas que mon chien s'attarde sur une crotte ou qu'il lèche une quelconque saleté. J'ai essayé les petits cailloux préconisés par Fatio, sans grand succès. Je préfère le morceau de bois qui distrait le chiot de son centre d'intérêt et qui l'intéresse en tant que tel. Je ne recherche pas, en l'occurrence, l'obéissance qui viendra en d'autres lieux et temps. Ce n'est pas la peur qui donne le meilleur rappel. Sinon, la crainte du moindre bruit conduirait le chiot à venir se sécuriser auprès de son maître, ce qui n'a rien à voir avec le rappel.

Pendant la promenade, j'ai à tout instant l'œil sur mon chien, quand parfois il commet une bêtise ou s'il lèche des saletés qui traînent par exemple. J'exploite ses moindres initiatives, dans le sens des exercices que je lui demanderai plus tard.

Dès qu'il atteint l'âge de sept ou huit semaines, je l'em-mène aussi au terrain d'entraînement. Je l'attache à un piquet d'où il peut voir les autres chiens, et entendre (de pas trop près : vingt mètres au minimum) les coups de feu. C'est pour lui un autre type de promenade, tout aussi utile.

Je me promène souvent seul avec lui, mais je n'exclus pas des sorties où mes chiens adultes sont de la fête. Le jeune voit les autres s'amuser comme des fous, hors de toute contrainte — car l'heure de la promenade, pour tous, est consacrée au jeu et au plaisir de s'éclater. Si, les premiers temps, il ressent des petites paniques en voyant les grands débouler vers lui, il s'habitue très vite et, sa confiance en lui se développant, il tente bientôt de se mêler à eux de plus près.

Puisque je parle du chien adulte, je précise que, pour lui aussi, la promenade quotidienne est nécessaire. Elle détend au besoin l'atmosphère quelquefois difficile après un entraînement dur, et elle procure la grande forme physique indispensable pour les concours. Je donne à mon chien adulte une bonne heure de promenade le matin, en plus de son heure d'entraînement de l'après-midi. Les jours où je ne vais pas à l'entraînement, le chien aura droit à une seconde promenade d'une heure l'après-midi.

Ces heures de contacts privilégiés me permettent de comprendre parfaitement mon chien, de suivre son évolution et de savoir quand nous pourrons passer à un véritable « travail ».



La promenade, moment privilégié entre tous.

LE RAPPEL

Je n'insisterai jamais trop sur ce que j'appelle le « super rappel ». Non seulement il évite de perdre des points précieux mais il donne une impression de « fini » dans la présentation, à laquelle juges et spectateurs sont très sensibles, à juste titre.

Le « super rappel », c'est la perfection de l'obéissance.

La promenade quotidienne offre mille occasions de rappeler le chiot. Entre 5 et 12 semaines, ce sera même un jeu. Le petit file-t-il un peu trop avant ? Je lance « X, au pied ». S'il revient, je le félicite sans avarice. S'il met une visible mauvaise volonté à revenir, je ne dis rien. Je repars calmement mais, quand il finit par revenir à moi, je le place en position « coucher pas bouger » et lui passe une longe fine de dix mètres, avec une boucle coulissante autour du cou.

Je vais me placer face au chien. S'il revient avant que je le lui demande, je le replace aussitôt. Il ne doit venir qu'à mon commandement. Je donne l'ordre « X, au pied » accompagné d'une saccade très sèche. Je raccourcis la longe au fur et à mesure qu'il me rejoint mais je ne tire pas le chien. S'il ralentit ou s'arrête, je donne de nouvelles saccades et je relâche la longe aussitôt. C'est lui qui vient vers moi et non moi qui vais le chercher.

Il est bon d'alterner les exercices de rappel et de « Coucher pas bouger ». Le chiot comprend ainsi que, suivant mon ordre, il doit revenir immédiatement à mes pieds ou attendre, sans changer de position, que je le rejoigne.

Attention, le rappel par dressage ne se fait pas avant quatre mois. Il est toutefois nécessaire pour acquérir une bonne rapidité. Bientôt d'ailleurs, le chiot préférera les caresses aux secousses de la longe. Si son maître a bien travaillé, il va même se précipiter, revenir au galop, dès qu'il entendra « X, au pied ».

De cette manière, sans me baisser ou frapper dans mes mains, donc sans quémander son obéissance, j'obtiens déjà un premier exercice construit, en quelques séances.

LA MARCHÉ AU PIED

Au cours de la promenade, le chiot s'est habitué au principe de la saccade, dont je fais grand usage, et dont je joue avec d'infinies variations, du très doux au très impérieux.

De temps à autre, je l'ai canalisé par de toutes petites saccades, sur mon côté gauche. Là, les saccades disparaissent. Comme aucun chiot n'est un dur à cuire totalement rétif, je n'ai guère de peine à obtenir quelques moments de véritable suite en laisse par ci, par là. Ces moments deviennent de plus en plus longs.

Après plusieurs leçons, quand il sait à peu près se placer, je lui dis gentiment « Au pied » s'il s'écarte. En même temps, j'imprime une petite saccade à la longe pour le ramener à moi.

Par ailleurs, je ne me livre pas à de grandes démonstrations de joie quand le chien se place ou se replace correctement. La suite au pied est un exercice simple, que le chien doit exécuter proprement, un point c'est tout. Je réagis plutôt lorsqu'il tend à s'écarter. A quatre mois, il doit faire preuve de suites très correctes.

LE PRÉ-RAPPORT D'OBJET

Un chiot, d'instinct, ramasse toutes sortes de choses. Pendant la promenade, j'attends un moment propice, où il furète autour de moi. Je prends alors un petit morceau de bois, et je le lance un mètre en avant du petit curieux. Tôt ou tard, il le prend en gueule. Je m'approche alors, et j'essaie de le lui ôter. Il le serre encore plus fort, et s'éloigne. C'est exactement ce que je recherchais : je développe sans en avoir l'air son désir, son amour de l'objet.



Il faut développer très tôt l'amour de l'objet.

Par la suite, quand il attrape le morceau de bois et qu'il le garde en gueule, je lui passe ma fine cordelette au cou, non plus pour le contrôler mais pour lui apprendre à revenir avec l'objet. Je continue à jouer à lui prendre le bout de bois pendant quelques séances ; je l'attire doucement en l'appelant et, de temps à autre, je lui enlève l'objet de la gueule, mais je lui redonne aussitôt. Parfois aussi, je joue à lui disputer le morceau de bois d'une main et, de l'autre, je maintiens, sans violence bien sûr, sa gueule fermée pour lui apprendre à bien assurer sa prise. Il va sans dire que je le laisse toujours gagner et partir en emportant librement son trophée.

J'obtiens ainsi l'amour de la prise en gueule, l'habitude de ne pas craindre la main — même posée sur les yeux — et le déclenchement d'une certaine combativité.

Chapitre III

**TOUT
LE MORDANT**

LE DÉBOURRAGE

Moment privilégié entre tous, le débouurrage conditionne tout le devenir d'une équipe cynophile de compétition. Les premières réactions de défense, les premières prises, les premières cessations auront lieu ici. Il va sans dire qu'il est impératif de ne pas commencer par des échecs.

J'avais déjà un peu déclenché le mordant par le biais du pré-rapport d'objet. Je tirais à moi, sans le remuer, le petit morceau de bois ramassé et tenu en gueule par le chiot. J'essayais de le lui enlever, afin de rendre mon élève têtu dans sa prise. Déjà donc, sans utiliser un quelconque chiffon, car le chiffon est réservé à l'homme d'attaques, j'avais initié la bonne attitude, le réflexe de gagner. Reste maintenant à greffer ce comportement de gagnateur sur l'envie de la prise.

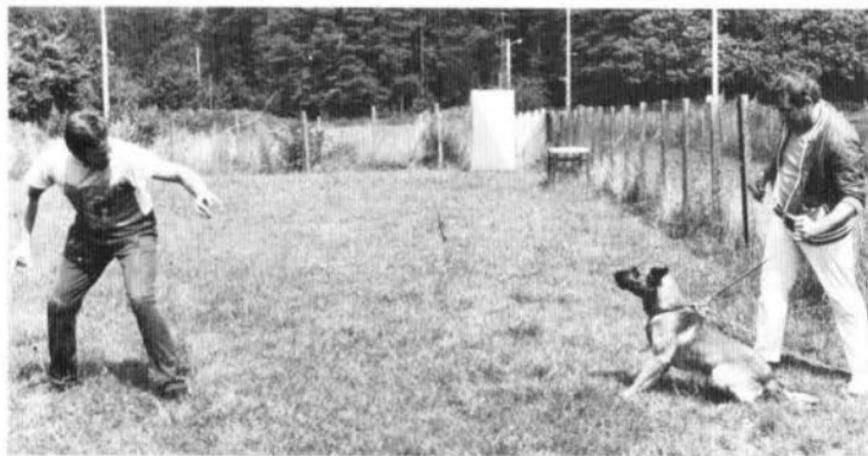
Tout mon système de préparation du chiot vise à en faire un petit être sûr de lui, sociable, sans agressivité. Jusqu'à son sixième mois, toutes ses rencontres avec les humains lui ont été agréables. Il faut maintenant lui faire comprendre que, parfois, il va devoir attaquer certains de ces humains. La transition est délicate !

Pour la mener à bien, j'utilise un autre de mes gestes-clés, que j'appelle la main en serre d'aigle. J'allonge le bras vers l'avant, les doigts ouverts et menaçants, un peu comme une pince à sucre grand modèle, et je vise la truffe, le museau, avec une attitude à la fois méfiante et « méchante ».

Tout d'abord, le maître a attaché le chien, par une courte chaîne de 1 mètre environ, à un poteau solide. Il reste en soutien, derrière la chaîne, pour l'encourager de la voix.

Vrai maître du jeu, l'agresseur s'approche de l'animal, en lui parlant gentiment, mais en mimant dans son comportement, et sur son visage, une grande méfiance. Sa main, en serre d'aigle, s'avance vers la truffe, mais recule à la moindre réaction d'hostilité manifestée par le chien.

En cas d'absence de réaction, l'agresseur pousse jusqu'au contact, pince franchement museau et truffe puis recule sa main. Il répète la séquence jusqu'à ce que le chien manifeste qu'il est prêt à se défendre (manifestation peu évidente au début) en montrant les crocs et même en aboyant. Dès que le chien réagit, le maître le soutient en modulant ses encouragements.



La main en griffe d'aigle qui déclenche l'agressivité.

L'agresseur ne doit pas travailler un jeune chien par des pincements au flanc. Les dents, seules armes de l'animal, sont près du museau « agressé » : la réaction de défense se développe sans perte de temps quand l'agression vient de face et que le chien ne doit pas d'abord se tourner vers son côté avant de mordre.



L'association de la main provocante et du chiffon.

Le jeune animal, maintenant, fait montre d'une hostilité très nette envers son opposant, dès que celui-ci est à cinq ou six mètres. Le moment est venu de passer aux premières prises mordantes.

Pour cela, si je suis l'agresseur, j'enroule un chiffon de jute autour de mon poignet, en laissant dépasser d'une vingtaine de centimètres, par le milieu de ma main, et donc de mes doigts en serre d'aigle, les deux extrémités du chiffon. Je m'approche, avec toujours un air menaçant, jusqu'à la gueule furieuse, tout en agitant le chiffon. Le chien, tout naturellement, happe alors la toile. Je résiste une ou deux secondes et je lâche le chiffon, en lui laissant tout le plaisir de sa victoire. Le maître, lui, derrière la chaîne, encourage son élève par des « C'est bien, mon garçon », prononcés d'une voix modérée, aux moments où le chien travaille dans le sens souhaité, c'est-à-dire manifeste de plus en plus intensément sa colère, ou mord le chiffon.



La présentation du chiffon.

Je désirerais revenir maintenant au jeu de l'homme d'attaques, lors de ce débouillage. Il lui faut posséder, grâce à beaucoup de métier et de finesse, le tact canin nécessaire pour sentir quand et avec quelle intensité remuer le chiffon en fonction du chien qu'il a devant lui. Au début, à la première prise, il affermit la morsure par un seul petit geste, un peu comme un pêcheur qui ferre sa touche, mais assez vite il fixe le mordant par des tractions de plus en plus soutenues, en intercalant des moments de relâche de plus en plus longs, avant d'abandonner le chiffon. Il veille aussi à ne jamais pousser son action à l'excès car un jeune se fatigue très vite.

Quand la prise au chiffon est bonne, et si le développement physique de l'animal le permet, je prends maintenant, à la place du chiffon, un boudin rembourré de petit modèle. Je m'avance toujours sur le chien en semblant méfiant et je balance, sans l'utiliser comme un fouet pour autant, le boudin à l'horizontale, dans un mouvement cir-



Après le chiffon, le boudin.

culaire vers le côté de la tête du chien, en m'arrangeant pour que la prise puisse se produire en milieu de boudin, à fond de gueule. Comme pour le chiffon, le boudin doit être agité d'abord doucement pour que l'élève se rende compte qu'il peut le saisir, puis de plus en plus vite, en fonction de la prise du chien, et sans temps mort.



Apprendre à tourner la tête...

Par la suite, j'alterne les côtés de présentation du boudin. Je le balance une fois à gauche, une fois à droite de la tête du chien. Je fixe toujours la prise en remettant, dès la prise, de la tension vers moi dans le boudin, afin que le chien retenu par la chaîne se batte pour garder son bien, et ne s'en désintéresse pas après le premier coup de dent. Quand il tire l'objet à lui, je diminue ma traction et, à l'opposé, je mets de la force dans mon geste s'il tend à lâcher son butin.



... en alternant jambe droite et jambe gauche.

Le boudin est à présent dans la gueule du chien. Le maître en prend une extrémité de la main gauche, et donne une saccade sur la chaîne de la main droite, tout en ordonnant « Halte ! » Comme le chien connaît le principe de la saccade, que ce n'est pas du tout un petit sauvage sans éducation, il cède bien vite ; d'autant qu'à cet âge, aucun chiot n'est un gros dur, capable de s'opposer sans céder à son maître. Si les premières secousses ne suffisent pas, elles pourront devenir plus fortes.

Quatre ou cinq prises alternées au début, sur des boudins fins et mous, sont largement suffisantes. Dès les premières manifestations de fatigue, lorsque la prise devient plus laborieuse, il faut arrêter, pour reprendre au plus tôt, deux ou trois heures après, ou le lendemain.

Dès le débouillage, je fais de l'excitation au bâton. Je simule des fuites, je prends des attitudes bizarres qui attirent l'attention du jeune sans l'inquiéter. A l'issue d'un mois de travail, le chien possède de bonnes prises sur des boudins qui arrivent vite sur lui.

L'utilisation du bâton est maintenant systématique, et je place sur le sol, dans son voisinage proche, divers objets, tels que bidon de plastique, bouteilles vides, pièces de vêtement ou film de polyéthylène. Mon but est maintenant de renforcer sa confiance en lui, en travaillant son mordant dans un environnement légèrement différent. Il est toujours au même piquet depuis le début mais, dorénavant, il va évoluer en présence d'artifices.

Les objets sont placés avant l'arrivée de l'élève et il ne faut surtout pas les jeter sur lui. Au début, il se méfie des objets, obstacles inconnus et incongrus. On l'intéresse au



Le chien doit oublier les objets.

boudin pour qu'il oublie les objets mais aussi pour qu'il comprenne que ce n'est pas d'eux que peut venir le danger. Cette étape ne doit pas être éludée : il FAUT que le chien passe son appréhension aux objets et, comme il y a excitation, il DOIT s'intéresser uniquement au boudin.

Il convient, bien sûr, d'être très prudent. Mais je peux à tout moment revenir en arrière puisque mon élève possède déjà un acquis appréciable.

A l'inverse, il est impossible de revenir sur ses pas avec un chien dont la pré-éducation, la maternelle en quelque sorte, a été bâclée : les bases, là, n'ont pas été abordées et étudiées ; donc ni le maître ni le chien ne savent exactement où se raccrocher s'ils tombent sur une faille. Par exemple, si le jeune dont je m'occupe a une hésitation dans son comportement, je recule en avançant ma main en serre d'aigle : aussitôt, il obéit à un réflexe conditionné de défense, il aboie, montre les dents, et l'affaire est sauvée !

Un jour, bien souvent très vite, mon élève présente une attitude sûre de lui. En présence des artifices et du bâton, il gronde et cherche à se précipiter sur moi, l'agresseur. Alors, d'une main, je renforce son agressivité avec mon geste-clé de la serre d'aigle et, de l'autre main, j'agite le bambou fendu, toujours devant mais pas menaçant. Mon but est d'associer le bruit du bambou au désir de mordre.

J'imprime au bâton des secousses de petite amplitude ; en même temps, je remue le boudin, comme d'habitude maintenant, avec une grande amplitude. Le chien s'occupe donc surtout de sa prise, il néglige le bruit du bambou fendu. Je place un petit touché léger du bâton sur son dos quand le chien, en prise, est au plus loin de mon

corps, vers l'extérieur. Ce touché dans le mouvement du boudin au moment où l'animal est le plus loin de moi, donc du danger représenté par la menace de mon corps, s'inscrit lui aussi dans un souci de progression. Par la suite, il sera toujours temps d'augmenter la difficulté. Pour l'heure, je fais tout pour ne pas risquer un décroché prématuré.

Attention, ce moment à une importance capitale : si le chien, au bruit du bâton, ou au premier léger coup de bâton sur son dos, lâche sa prise pour attraper le bambou, sa carrière future est compromise. J'estime en effet qu'un chien qui ne tient pas sa prise première ne présente pas un grand intérêt. Si j'observe ce travers chez un de mes chiens, je suis inquiet. Je m'empresse de dire qu'avec les mille précautions dont mon système de progression s'entoure, le cas est hautement improbable. Dans la plupart des cas, le jeune animal est de plus en plus acharné à sa prise à mesure que les difficultés s'amoncellent. Lorsque je le vois autoritaire dans son mordant au boudin, je lâche le bâton à la fin de la séance de mordant et je dis « Donne! », tout en essayant de lui ouvrir la gueule de force, comme si je cherchais à lui reprendre son butin. Le résultat s'impose tout naturellement : le chien serre encore plus fort les dents. Ce procédé présente deux avantages : d'abord, il évite l'apparition du mâchonnement, il le guérit d'ailleurs s'il s'est déjà installé, ensuite, il entraîne l'animal à ne pas se méfier des mains étrangères, même si elles se posent sur son museau. Bien évidemment, jamais je ne cherche à lui enlever le boudin pour de bon, ce qui serait, avec une bonne prise, impossible.

Maintenant, j'avance en me penchant vers l'avant, le boudin tenu par ses deux extrémités, en diagonale, à peu près devant ma jambe la plus avancée. Le boudin, pour le



Le boudin tenu par le pied est placé le long de la jambe.

chien, apparaît décalé sur le côté de mon axe vertical. Pour le mordre, l'animal doit donc, comme plus tard dans le costume, tourner la tête, les oreilles à l'extérieur, et viser mon tibia, donc m'attraper en déviant un peu de son axe.



La jambière n'est pas attachée.

Aussitôt qu'il saisit le boudin, je fixe la prise en résistant, comme d'habitude. Je veille par ailleurs à toujours alterner prise vers la droite et prise vers la gauche, en plaçant mon boudin en diagonale sensiblement parallèle au tibia le plus avant.

Puis je passe à la jambière. J'utilise un modèle qui couvre mon tibia, mais entièrement ouvert à l'arrière, où deux poignées des deux côtés de l'ouverture me permettent de tenir la toile aussi longtemps que je le veux ou de la lâcher quand il le faut. Je m'approche du chien, le tibia protégé en avant, et je me place pour que le chien puisse porter sa prise sous mon genou. Je le laisse mordre environ dix secondes, et je lâche tout. J'alterne tibia droit et tibia gauche.

Si le travail a été bien conduit, le jeune chien est très vite à son aise dans ce jeu. Il ne reste plus qu'à passer à un pantalon de costume déjà bien assoupli, et le tour est joué, tout au moins dans le principe.

En fin d'entraînement, je pousse parfois jusqu'à trente secondes en prise, mais je suis toujours prêt à faire des marches arrière si le mordant n'est pas assez franc. Je n'hésite pas à revenir à la jambière, par exemple. Mais si tout va bien, je ne traîne pas inutilement.

Avec quatre entraînements par semaine, certains chiens passent au costume en quinze jours. D'ailleurs, pour mon usage propre, un jeune qui ne serait pas au costume à huit mois manque de qualité, sauf bien entendu si son développement physique, si la résistance de ses muscles de la mâchoire par exemple, ne lui permettent pas de donner autant qu'il le voudrait. Il serait stupide de se séparer d'un jeune bourré de qualités sous prétexte qu'à huit mois, il ne tient pas des attaques de face de trente secondes !

Au costume, l'homme d'attaques, avec habileté et finesse, se place pour que le chien morde, là encore, sous le genou. Les prises y sont possibles à fond de gueule. Il

sera toujours possible, par la suite, de déplacer l'impact au haut de la cuisse mais, pour l'heure, il serait néfaste de mettre l'animal en difficulté aussi haut, à cet endroit où les mâchoires doivent serrer beaucoup plus fortement parce que la toile y est plus tendue.

Après cinq ou six séances, le chien sait bien accrocher le genou. L'H.A. se présente maintenant de l'arrière. Il vient sur le chien à reculons, une jambe plus en retrait que l'autre. L'animal attrape sous le genou de la jambe la plus proche de lui, tout naturellement. Dans cet exercice aussi, l'homme varie les côtés de présentation, tantôt à droite, tantôt à gauche, et il joue de son bâton par des



L'H.A. se présente pour que le chien morde sous le genou.

rotations horizontales en direction du flanc du chien, sans jamais, bien évidemment, toucher effectivement ce flanc.

Je ne travaille jamais un jeune sur la prise au bras. Plus tard, quand le chien maîtrisera tous les automatismes nécessaires, vers deux ans, il sera bien temps d'y songer.

Pour l'heure, je me préoccupe plutôt des cessations et des changements d'environnement. La cessation ne doit pas poser problème, car le maître possède un outil suffisant avec les saccades sur la longe, dont il peut jouer sur une gamme étendue. Si le chien lâche mal, il suffit d'insister sur les saccades, et si l'élève semble un peu moins sûr de lui, l'homme d'attaques lui abandonne plus souvent boudin et jambière, jusqu'à ce que la confiance soit complètement rétablie.

LA PERCUSSION

Certains conducteurs possèdent des chiens naturellement dotés d'une grande vitesse de prise. Malheureusement, cette qualité n'est pas toujours innée. Je cherche donc à la développer dès le début du travail du mordant.

Pour cela, il est nécessaire de créer un geste technique de coordination entre l'H.A. et le maître. La collaboration de ce dernier est indispensable, car il est le seul à pouvoir synchroniser le lâcher du chien avec la présentation de la toile.

Ayant obtenu de bonnes prises en laisse tendue, il avance sa main jusqu'au collier et attire le chien vers lui. Il détend son bras vers l'avant pour permettre à l'animal de se rapprocher de l'H.A., placé à deux mètres devant et, aussitôt, il ramène le chien à lui. Il pratique ainsi une sorte de mouvement de navette avec la main qui tient le collier ; son jeune élève voit s'approcher et se reculer l'objet de son désir. L'excitation grandit. L'H.A. en profite pour avancer le boudin, toujours tenu en oblique du côté de son tibia placé en avant, à chaque fois que le chien est au plus près de lui. La toile et la gueule ouverte se rapprochent donc et s'écartent l'une de l'autre dans le même rythme.

Dès que cette synchronisation des mouvements de l'H.A. et du chien est correcte, le maître compte « un », « deux », « trois », à chaque fois que les deux adversaires sont au plus près l'un de l'autre. A « trois », il lâche le

collier, et retend le chien vers l'arrière, tout juste après l'impact, en ramenant à lui la poignée de la laisse. Au «trois», bien sûr, l'H.A. attend la percussion puis fixe la prise en travaillant le boudin comme il le faisait au début du débouillage.

Le principe ici consiste à ne jamais pousser le chien vers la toile, mais à le lâcher quand il est bien chaud seulement, après quelques «Attention, mon chien, là, attention», ou autres termes du même effet.

Peu à peu, l'H.A. s'écarte jusqu'à sept ou huit mètres. Il reçoit l'attaque tantôt à gauche, tantôt à droite. Il ne monte jamais en direction du chien, mais se déplace latéralement du côté où il a placé le boudin ; par exemple, il part vers sa droite s'il brandit le rouleau de tissu devant son tibia droit. Puis, à la prise, il travaille le chien pour le fixer, et lâche tout après un temps convenu. Il n'y a donc pas de contrainte à la cessation et la percussion est acquise. Le chien, fier, ramène le boudin à son conducteur qui le félicite chaudement.

Les exercices en percussion sont toujours courts ; cinq secondes de prise suffisent. Ici, il ne s'agit pas de travailler la puissance de la gueule.

Lorsque j'ai obtenu une bonne percussion au boudin, je passe à la jambièrè. Là encore, l'homme d'attaques abandonne la jambièrè après cinq secondes de mordant. Les premières prises à la jambièrè s'effectuent d'abord, elles aussi, à un mètre de l'animal, puis l'agresseur s'écarte progressivement jusqu'à une dizaine de mètres.

Je reviens à ce type d'exercice, avec lâcher de la toile en fin d'exercice, à chaque fois que, par la suite, le chien se met à percuter moins vite le costume.

Lorsque mes percussions sont acquises, je travaille les cessations en attachant l'élève à une longe de dix mètres. Au commandement « X, halte au pied », l'H.A. ne lâche pas la jambière et je fais revenir le chien par saccades successives.



Deux laisses : l'une pour le conducteur, l'autre pour l'H.A.



Sytématiquement, présentation de la jambe droite...



... puis de la jambe gauche.

L'EXERCICE-CLÉ : LA RECHERCHE

Tout s'y trouve rassemblé : la défense du maître, la garde au ferme, la vigilance, les fuites et, évidemment, la recherche. Chacun comprend donc facilement pourquoi j'aborde le programme de ring par cet exercice.

D'abord, il faut déclencher l'aboiement. Mon chien, au débouillage déjà, aboyait pour réclamer le costume, et je l'encourageais en lui répétant « Aboie » lorsqu'il donnait de la voix. Maintenant, je l'attache à une chaîne longue d'environ un mètre, fixée à un piquet ou au grillage de la clôture devant l'ouverture de la cachette. Mon but est de l'habituer à travailler devant l'homme d'attaques installé dans sa cachette, sans risquer les coups de dents indésirables.

Je lui commande « Aboie ». Le simple fait de se trouver retenu provoque déjà l'aboiement. En plus, l'H.A., la main en griffes d'aigle, renforce l'atmosphère d'excitation. Lorsque le chien aboie, je lui donne encore une fois l'ordre « Aboie », afin de créer chez lui une association d'idées entre son cri et le mot « Aboie ». J'insiste en répétant inlassablement « Aboie, aboie, c'est bien mon chien, aboie, aboie, c'est bien, aboie ». L'H.A., lui aussi, prononce les mêmes mots sur le même ton, à la fois encourageant et exigeant. Puis, très vite les premières fois, après un temps plus long par la suite, il récompense le chien en sortant de la cachette et en lui offrant une bonne prise dans la toile. J'interviens alors au bout d'un petit moment

par un « X, halte », et l'H.A. repart dans la cache, d'où il recommence l'exercice excitation-aboiement-mordant, en prenant bien garde à varier la présentation du pantalon au chien, une fois à gauche, une autre à droite, toujours de face.

L'ensemble prend quelques jours, car le jeune animal se fatigue très vite à hurler en tirant sur son collier. Progressivement encore, je diminue la longueur de mon ordre, pour terminer par un bref « Aboie ». Si, à ce mot, le chien donne de la voix de bon cœur, je passe à l'échelon suivant.



Comment fixer la laisse et la longe.

L'élève est mis en situation de « training » : je lui passe le collier chaînette au cou en position étrangleur, puis j'attache une longe de cinq ou six mètres dans l'anneau

qui n'étrangle pas, et une laisse courte dans l'autre anneau, celui qui rétrécit le collier s'il est actionné en traction. Il est possible aussi d'utiliser un harnais au lieu du collier non-étrangleur, mais je réserve plutôt cet accessoire au seul pistage.

Donc, je tiens mon élève en bout de longe. A deux ou trois mètres, le malfaiteur l'excite puis va se placer, sous ses yeux, dans une cachette distante d'environ vingt mètres. Je pars alors, assez vite pour éviter que l'animal s'étrangle, tout en répétant « Cherche et aboie ». A l'arrivée, je détends la longe et je donne une saccade aussitôt sur cette longe, en ordonnant simultanément : « Pas toucher ! Aboie ! ». Ce serait bien le diable s'il n'y a pas là quelques coups de dents. J'en profite alors pour répéter « Pas toucher » et pour imprimer au collier une bonne saccade : je traite ainsi par ce biais le problème des coups de dents dès le début.

Certains utilisent le système du grillage placé devant l'homme d'attaques. Je préfère être là, et diriger le jeu, plutôt que de m'en remettre à un objet inerte.

Normalement, deux ou trois entraînements à raison de plusieurs exercices à chaque fois suffisent à obtenir l'aboïement à la découverte. Je m'arrête toujours, cela va sans dire, avant l'irruption de la fatigue.

L'homme d'attaques, dans sa cachette, guette le moindre signe de non vigilance. Par son attitude menaçante, sa main en griffe d'aigle, ses ordres « Aboie ! », il entretient sans faiblir la vigilance du chien.

Celui-ci maintenant arrive droit à la cachette, aboie devant le malfaiteur et garde les yeux fixés sur lui, sans le toucher. L'homme d'attaques peut donc sortir. Il arrange

la prise tantôt à droite, tantôt à gauche. Et j'ordonne « X, Halte ! », après un temps de mordant, mais sans exiger une position définie après la cessation. Le chien décroche. Aussitôt, l'H.A. le ramène à la vigilance tout comme il le faisait dans la cachette au stade précédent.

Quand j'ai obtenu une cessation nette (voir plus loin) et une parfaite vigilance, je fixe le chien en position assise pour ce qui, en fait, est une véritable garde au ferme. A ce point, je donne au malfaiteur la laisse de contrôle pendant que le chien manifeste à la découverte. Son rôle est d'empêcher, d'une main légère, que le chien s'écarte de lui, et donc se désintéresse de son devoir. De cette manière, l'animal s'habitue à la présence de deux contrôles. Il ne sera pas désorienté quand, lors des cessations par la suite, l'homme d'attaques lui ordonnera lui-même « X, halte ! », et donnera des saccades à la laisse s'il y a un tarde à décrocher.

De la sorte, il se sent tenu de tous côtés, par son maître et par le malfaiteur. L'un ou l'autre des deux partenaires pourra intervenir au plus tôt sur les coups de dents pendant les conduites ou sur les tarde-à-décrocher. En effet, le maître n'est pas toujours idéalement placé pour réagir instantanément à la faute. L'H.A., lui, sent parfaitement dans son costume les fautes plus légères. Le chien, par cette technique, ne peut plus risquer impunément une petite infraction à la règle.

Nous sommes là, bien entendu, dans le sport pur. D'ailleurs, le chien méchant ne supportera pas qu'un homme d'attaque tienne sa laisse. Voilà une raison supplémentaire, s'il en était besoin, pour préférer un élève équilibré.



Le chien est contrôlé à la fois par le maître et par l'H.A.

Lorsque la recherche est comprise, que le chien arrive en training à la cachette, qu'il aboie pour demander la sortie de l'homme d'attaques, celui-ci sort de sa cachette en faisant mordre une des deux jambes. Il simule ensuite une fuite ou recule en donnant l'autre jambe. Après la cessation, et lorsque le chien garde bien au ferme, l'H.A. commence la conduite. Il marche d'une allure très lente sur le chien et mon travail consiste à apprendre à mon élève, par des saccades, à reculer au même rythme que progresse l'H.A. Tous les cinq mètres environ, le « malfacteur » fait une fuite en arrière en présentant alternativement jambes gauche et droite.

Il est important de faire des fuites très fréquentes car les saccades répétées enlèvent souvent de la vigilance. Le chien, attendant les fuites qui lui permettent de mordre, est constamment sur le qui-vive.

Arrivés à ce stade, nous pouvons changer de caches. L'H.A. part en courant se poster dans la cachette la plus proche. J'amène alors mon chien en training jusqu'à lui, pour un nouveau cycle excitation-aboiement-morsure-rappel au pied. Et je recommence sur la cachette suivante, jusqu'à la fatigue : si l'animal fait preuve de moins d'énergie à l'aboiement, j'arrête l'entraînement, pour le reprendre la fois suivante à la dernière cachette faite. Cache après cache, le chien apprend ainsi naturellement à visiter tout le pourtour du terrain, et à quêter plutôt qu'à pister.

Le travail se pratique toujours en contrôle à la longe, mais légèrement détendue. Par exemple, à l'arrivée sur la cachette, j'accélère l'allure, ce qui détend la longe, et permet à la fois au chien d'aboyer sans être étranglé et à moi de pouvoir opérer une saccade si cela s'avérait nécessaire.

Prudemment enfin — rien ne presse — j'essaie une recherche en lâchant la longe à cinq mètres de la cachette, tout en courant avec le chien : je suis donc sur l'événement s'il se produit, et je donne un « Pas toucher » d'une voix douce en cas de coup de dent, ceci afin de ne pas risquer de le voir plus préoccupé par mes éventuelles remontrances plutôt que par son aboiement et par l'H.A.

Si j'ai bien travaillé, la recherche est maintenant acquise. Il me reste à améliorer la finition, mais je passe sans trop tarder à la conduite.

LA CONDUITE

Il n'est pas indispensable de démarrer les premières conduites sur une découverte. Il est parfaitement possible que le malfaiteur s'approche du chien en le menaçant, afin d'éveiller son excitation.

Mais je préfère travailler sur une découverte réussie, sans longe. Là, mon élève arrive à la cachette et aboie. J'accours, je passe le collier étrangleur, je saisis la laisse, je me place sur la gauche de l'H.A., un peu en avant de lui. L'H.A. fait deux sorties de cachette jambe gauche jambe droite bien de face. Nous regardons dans le même sens. J'imprime une saccade vers l'arrière du chien, pour l'obliger à reculer, tout en disant : « En arrière, attention garçon, en arrière, pas toucher ». Je donne la laisse de contrôle (non coulissante) à l'H.A.

Contraint par le jeu des saccades, bien connu à ce niveau, l'animal recule. Il entend répéter « En arrière ». Insensiblement, la signification du mot pénètre dans son esprit. Il est bien évidemment toujours maintenu en excitation par les mimiques de l'H.A. qui, en outre, lui murmure « Attention! Attention! », si le chien manque de vigilance.

Je prends bien garde à ne pas commander d'une voix trop forte, et à ne pas envoyer de saccades trop sévères : le jeune chien aurait trop vite tendance à revenir à mes pieds se mettre à l'abri, perdant ainsi toute sa vigilance.

Je fais tout, au contraire, pour que mon élève s'occupe exclusivement de l'homme d'attaques.

Ce dernier, captant sans interruption l'attention du chien, avance alors très lentement. Je force gentiment mon élève à reculer : « En arrière, mon garçon, en arrière, attention, en arrière ! » Je me place un peu en avant du malfaiteur, afin de dominer la situation dans son entier.

Avant que le chien perde sa vigilance, donc dès les premiers pas, l'H.A. fuit vers l'arrière : aspiré par ce comportement, l'animal mord, et je le félicite bien, avant d'ordonner « X, halte ! » puis « Attention, en arrière, pas toucher garçon, à ta place, en arrière. » Notre groupe repart aussitôt lentement. A chaque fois, l'homme d'attaques alterne les prises, cette fois à droite, la fois suivante à gauche, tout en attirant sans cesse la vigilance de l'animal. Celui-ci a évidemment tendance à mordre trop, et s'il donne un coup de dent, le malfaiteur ou moi-même réagissons sur le champ par de petites saccades. Excitation et interdiction de mordre conjuguent leurs effets, et permettent d'obtenir assez rapidement de bonnes conduites, vigilantes et sans coups de dents. Il est alors possible d'accélérer progressivement le rythme de la marche.

Je place alors quelques gardes au ferme : le chien est attentif ; il recule bien dans l'axe après la première fuite du malfaiteur, je le bloque en position assise, et l'homme d'attaques fait parfois une seconde fuite lorsque l'animal est parfaitement vigilant.

Parfaitement canalisé par ses deux laisses (que le malfaiteur peut très bien tenir lui-même), l'élève pratique des conduites très nettes. L'H.A. commence alors à changer de direction au moyen de très larges virages, dans un premier temps. Il s'organise pour amener le chien à mordre,

lors des fuites, sur la jambe pivot, celle qui reste la plus proche de lui : le principe est de mordre au plus près, même si c'est moins « appétissant » parce que cela remue moins.

Lorsque j'ai obtenu une parfaite vigilance, que le chien ne s'intéresse qu'à l'H.A., je peux me déplacer derrière ou à la droite de l'homme d'attaques. Un dernier mot enfin : je ne positionne pas mon chien sur le côté du mal-facteur parce que, là, il ne connaîtrait qu'une seule prise. Je n'aime pas non plus le placer derrière l'H.A., car celui-ci ne pourrait pas travailler la vigilance ni empêcher les coups de dents éventuels.

L'ATTAQUE DE FACE

Pour moi, l'attaque de face est un exercice comme les autres. Mais c'est sans doute celui qui supporte le moins la médiocrité. C'est à la face qu'on reconnaît les qualités intrinsèques du chien.

L'entrée

Lors du débouillage, le chien apprend à saisir la jambe pivot, c'est-à-dire celle sur laquelle s'appuie l'homme d'attaques lorsqu'il tourne sur lui-même. En fait, si le malfaiteur fuit vers la gauche, il ne peut pas s'appuyer solidement ailleurs que sur sa jambe gauche. J'ai donc enseigné à mon élève à toujours viser, lors de sa course d'élan, la jambe extérieure de l'homme d'attaques.

Maintenant, le rythme s'accélère. L'homme d'attaques se déplace plus vite sur le côté. Il s'arrange toujours évidemment pour rester au niveau du chien.

Jamais, par ailleurs, ou presque jamais, il n'y a d'esquive à l'entraînement avec un chien âgé de moins de deux ans. Les esquives ralentissent les entrées, et j'ai bien trop désiré des percussions rapides pour risquer de tout perdre. Ce n'est que lorsque les entrées sont parfaites que, de temps en temps, l'H.A. place une esquive, en essayant toujours de faire en sorte que l'animal gagne, qu'il réussisse sa prise.

Je ne demande pas au malfaiteur d'amortir le choc de

la percussion, en se reculant sur lui-même au moment de la prise. En concours, il n'y a pas d'amorti. Si l'entrée est un peu brutale, si elle fait un peu mal au chien, ce n'est pas bien grave. Il ne me déplâit pas que mon compagnon soit endurci et trempé : si un jour les choses se gâtent un peu sur un homme d'attaque sélectif, j'ai des chances, là, de le voir se comporter honorablement.

Barrages et menaces

Lorsque le mordant est bien assuré, je demande à l'H.A. de lui enseigner à vaincre les menaces, les barrages, les coups de bâton, bref le plus grand nombre de « pièges » dont cette attaque est si riche.

Ce travail doit être modulé en fonction du caractère du chien : sur certaines lignées, on rencontre certains problèmes à huit mois. Les chiens s'affirmeront en prenant de l'âge. Il est indispensable de travailler à leur niveau, et de ne jamais aller au-delà des possibilités du chien.

Cela dit, lorsque le chien est prêt, je l'excite sur l'H.A. Toujours tenu en longe, je fais un training sur une dizaine de mètres et je le retiens au moment de l'attaque, tandis que l'H.A. recule d'une dizaine de pas, tout en agitant les bâtons, en l'occurrence deux bambous bruyants. Je le laisse attaquer sans pour autant que l'H.A. « ouvre » les barrages. Mon élève prendra sans doute un coup sur le museau mais il devra passer. S'il n'y parvient pas, les barrages seront moins forts, mais jamais « ouverts. »

Ce que je veux obtenir, c'est que le chien, excité, aboie et cherche à avancer pour mordre. Je le laisse gagner de force quelques mètres, comme un cheval qui tracterait une charrue, pour le bloquer à environ cinquante centi-

mètres de l'homme d'attaques qui ne cesse pas d'agiter ses bâtons. Puis, d'un seul coup, je libère mon élève. Il n'a encore rien compris qu'il est déjà en prise sur la toile. Il a traversé le barrage fermé. Il a peut-être pris un ou deux coups sur le crâne, peut-être mordu le bâton et la toile en même temps, mais il a gagné. L'H.A. le récompense d'ailleurs généreusement en lui offrant aussitôt une bonne petite séance de mordant doublée de « C'est bien garçon, c'est bien, là, attaque, c'est bien », prononcés d'une chaude intonation à la fois par lui et par moi-même.

Il faut apprendre à un chien à traverser les barrages fermés car, souvent, en compétition les hommes d'attaques n'ouvrent pas les leurs. C'est ainsi. Il est aussi, pour la même raison, nécessaire de montrer à l'animal qu'un coup sur la truffe, ce n'est pas mortel. En outre, un fouetté malencontreux du bambou sur la truffe peut toujours survenir, même avec l'H.A. le plus compétent. Alors, il est bon d'avoir endurci soigneusement son élève avant de l'envoyer seul « au charbon. » Par ailleurs, comme lors des premiers petits touchés sur le museau, je suis en soutien derrière au training et à la voix, il n'y a aucun danger de retrouver l'animal durablement marqué par une quelconque petite douleur.

Si le chien mord bâton et pantalon dans la même fermeture de ses mâchoires, le malfaiteur lâche aussitôt le bambou, afin d'éviter toute blessure.

Auparavant, j'ai attaché mon chien à la chaîne d'un mètre, et l'H.A., barrant d'un rythme rapide avec deux bambous agités de haut en bas, s'est avancé pour la prise. Mon élève, soutenu par mes paroles « Allez, allez mon garçon, attaque! », prend peut-être ici aussi quelques

coups sur la truffe mais, vite habitué, il n'en est point gêné.

L'homme d'attaques, au déboufrage, avait déployé toute la panoplie des gestes et des menaces. Il continue évidemment. Le but est de convaincre le chien que menaces et barrages ne sont pas dangereux pour lui. Jamais cela ne fait mal réellement. Un bambou fendu en six, même manié rudement, porte des coups bien amortis.

Dans cet ordre d'idées, l'H.A. doit passer le bâton sous le cou, au besoin repousser ainsi l'attaque, car c'est un geste courant au cours d'une entrée de face normale, tout comme les coups sur la croupe ou sur la queue, les « touchettes » de la main sur tout le corps.

Sans doute ai-je serré la gueule de mon chien lors du déboufrage pour avoir une prise assurée, mais je n'ai jamais touché les pattes et le ventre. Pourquoi ? Parce que c'est interdit. Et je ne fais jamais, même au déboufrage, ce qui est interdit en compétition. Cela ne servirait à rien, sinon à créer un problème qu'il me faudrait résoudre alors que cela n'est pas nécessaire en concours.

Dans le même esprit, l'H.A. ne doit jamais mettre le bâton sur ou sous les pattes car il risquerait d'engendrer des troubles sérieux. Le chien risque en effet de se contorsionner, de se mettre sur le dos... et de décrocher.

Peu à peu et à condition d'avoir apporté à l'élève une excellente technique de base, j'allonge les attaques en lâchant la longe à un, deux, trois, cinq, dix puis vingt mètres. Après la prise, je pars reprendre l'extrémité libre de la longe, afin de pouvoir la retendre si le chien a besoin d'être soutenu. Mais, en aucun cas, je ne dois exercer une tension continue sur la longe.

LES CESSATIONS

Problème insoluble pour certains utilisateurs, les cessations ne doivent pourtant pas se révéler un obstacle insurmontable si la progression a été bien suivie.

Tout petit, un chiot, même robuste, n'est jamais un gros dur. C'est donc lors de son jeune âge que je l'initie à interrompre son mordant sans rechigner.

Lors du débouillage, lorsque le chien est attaché à la chaîne d'excitation et mord le boudin, l'H.A. l'attire de temps à autre vers lui, ce qui raidit la chaîne. Puis il cède un peu de terrain et amène la chaîne à se détendre. Le chien s'habitue donc à maintenir sa prise malgré les tractions sur son collier.

Je travaille par saccades pour obtenir les cessations, tout en parlant gentiment à mon élève. Seul mon ordre « Halte » est donné sèchement, sans plus, accompagné d'une bonne saccade.

Les cessations doivent être progressives. Je ne crains pas une petite désobéissance au début. Il est toujours temps, quand le chien est affirmé, de durcir les saccades.

Après avoir travaillé sur la chaîne d'excitation qui me permet de préciser les cessations sous la présence proche du maître, je prend la longe pour des attaques à quelques mètres.

Le boudin, la jambière, enfin le pantalon sont présen-

tés successivement, toujours de droite et de gauche.

Si je n'accorde que de courtes prises quand je travaille la percussion, je laisse dix à quinze secondes de mordant avant la cessation.

Lorsque j'ai obtenu de bonnes entrées et un mordant sans faille, je demande à l'H.A. une attaque très dure, avec accélération du combat dans les dernières secondes pour que mon élève s'énerve, qu'il y ait des coups de dent à la cessation et que je puisse les corriger. Si les saccades et le collier étrangleur ne suffisent pas, il y a des méthodes plus dures, mais si le maître n'a pas été débordé au débouillage, ce n'est pas nécessaire.

D'ailleurs, vers dix ou douze mois, un chien bien mis est conscient de la durée d'une attaque.

Vers la douzième seconde (sur les quinze que doit durer le mordant), il se prépare à la sortie de la toile. Sa prise devient moins forte. Certains H.A. débutants s'y laissent piéger et affirment benoîtement : « deux ou trois secondes de plus, et je le faisais courir... »

Si un bon entraînement doit conduire à de bonnes cessations, sans qu'il soit nécessaire de mettre en œuvre de grandes contraintes, il arrive que tout ne se déroule pas de manière idyllique.

C'est ainsi que j'ai laissé Othar me déborder aux cessations. C'était mon premier malinois, un chien plus dur à décrocher que le berger allemand, sensible sur le maître.

J'ai donc été amené à pratiquer des méthodes plus fermes. Je vais les décrire dans le détail, parce que je m'y suis engagé au début de cet ouvrage, et aussi parce que le

lecteur pourra voir qu'il n'est nul besoin de torturer pour être obéi.

La méthode la plus simple et la plus utilisée pour obtenir les cessations est le jet, sur le chien qui refuse de lâcher la toile, d'un objet par un compère. Une chaussure par exemple, ou deux si nécessaire. Je ne conseille pas de jeter un collier car il fait du bruit. C'est le bruit qui fait décrocher le chien. Si, pour la garde d'objet, la valise est remplie de boulons ou de chaînes, il ne mordra pas.

La méthode de l'élastique est à mon avis la meilleure, du moins pour un chien qui mord aux jambes. Pendant la prise du chien, l'H.A. met en tension l'élastique en direction de sa truffe et le lâche au moment du commandement « Halte ». Le chien est très surpris car il n'a pas vu d'où venait le choc.

Lorsque le chien est vraiment récalcitrant, il existe une méthode beaucoup plus dure, à n'employer qu'en dernier recours, comme j'ai dû le faire avec Othar.

Le chien est lancé à l'attaque avec deux colliers auxquels sont attachés une laisse pour l'H.A., une longe pour le maître. Au commandement « Halte », je donne une saccade très sèche. Lorsque le chien décroche, le malfaiteur le maintient en laisse tandis que, pendant une dizaine de secondes, je multiplie les secousses en rappelant mon chien. Tendue entre les deux laisses, il ne peut revenir vers son maître qui, pourtant, l'appelle avec insistance. Cela le met dans un état de panique incroyable.

Dans les attaques suivantes, le chien anticipe le rappel mais il a compris qu'il devait décrocher dès l'ordre « Halte ».

J'insiste sur le fait que ce genre de contrainte ne doit être imposé que lorsque toute autre méthode a échoué. Et que le degré de réprimande doit toujours être progressif. De même pour les « coups », parfois nécessaires. Il ne faut les appliquer que sur le dos, par exemple avec une longue pliée en cinq, un peu comme le martinet d'antan.

Il ne s'agit pas de faire mal mais d'impressionner en criant très fort pendant la punition. Pas d'hypocrisie ! Avec un chien de fort caractère, il faut autre chose que la voix pour s'imposer. Mais je préfère toujours la contrainte la plus légère lorsqu'elle suffit.

Au-delà des méthodes dont je viens de parler s'ouvre le domaine du domptage, à grand renfort de collier électrique et même de costume électrique. Cela ne m'intéresse pas. Je mets toutes les chances de mon côté au cours de la jeunesse du chien, en ne le laissant jamais me déborder. L'utilisation de l'électricité non seulement heurte les sensibilités mais elle est à double tranchant : pour un résultat immédiat obtenu, on ne connaît pas les séquelles qu'elle peut engendrer. Il est préférable de s'imposer physiquement à son chien, qui peut rendre la monnaie de la pièce.

LA DÉFENSE DU MAÎTRE

Au travers de la conduite du malfaiteur après la découverte, le chien avait appris à le surveiller tout en reculant sur lui-même. A partir de là, je peux commencer la défense du maître.

Dans un premier temps, l'homme d'attaques s'avance jusqu'à moi, qui garde mon chien au pied. Il avance tout droit, me salue, me serre la main, se recule en me faisant



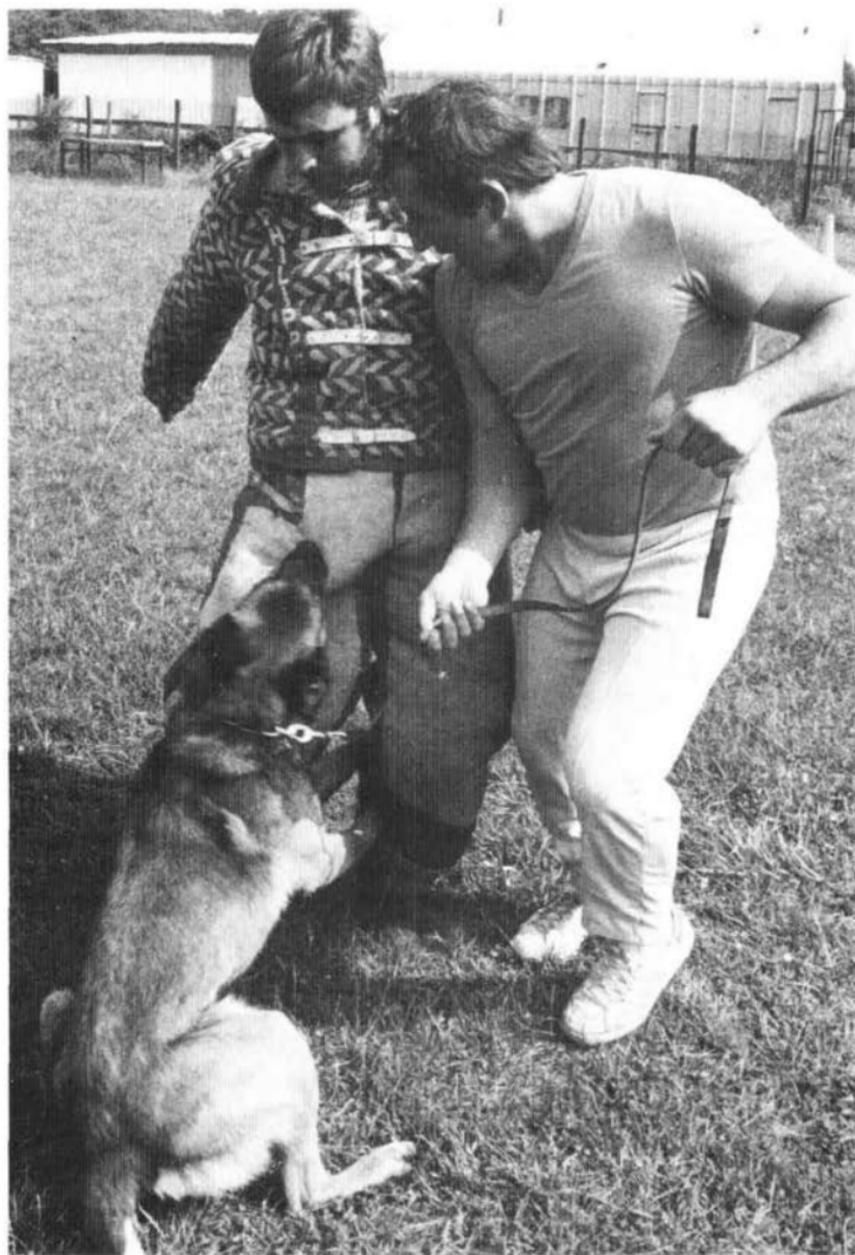
La préparation de la défense du maître.

face, revient me dire bonjour, recule comme précédemment, et ceci plusieurs fois. Mon élève apprend ainsi à ne pas bouger de mon pied quand l'homme d'attaques s'approche.

Puis je m'avance, chien en laisse, à mon tour, et je prends la main du malfaiteur, qui est resté immobile, tout en ordonnant : « Pas toucher, assis ! » à mon élève. Si celui-ci me dépasse quand je m'approche de l'H.A., je tire la laisse d'une brève saccade, je stoppe aussitôt et je retourne au point de départ.

Je me suis donc arrêté pour une brève conversation avec le malfaiteur, qui fait en sorte de toujours maintenir au plus haut la vigilance de l'animal, et qui maintenant passe sur mon côté droit. Il invite le chien à le suivre, je laisse faire, j'encourage même. Mon élève va donc quitter sa position au pied gauche, me contourner par l'avant, et se retrouver sur ma droite, le regard fixé sur le costume. L'H.A. se trouve à environ deux mètres derrière moi. Je bloque mon chien contre mon côté droit grâce à la laisse mais je le réchauffe dans son excitation : « Attention, garçon, attention ! ».

L'H.A. est derrière moi, le chien aboie, très vigilant. Je fais alors quelques pas vers l'avant, en marchant droit mais le tronc tourné vers le chien, légèrement à gauche de l'axe de marche du malfaiteur. Cela me permet, d'une part, de contrôler mon élève, d'autre part de masquer la jambe gauche de l'H.A. lorsqu'il arrive sur moi : mon chien ne voit du costume que la jambe droite, en fait la plus proche de lui, qu'il mordra sans tarder au moment de l'agression. Et il n'hésitera pas si l'H.A. arrive décalé par rapport à mon trajet.



Lors des premières agressions, je demande à l'H.A. des rotations afin qu'il « aspire » mon chien, quitte à lui donner la laisse si nécessaire. Dès la cessation, l'H.A. doit esquisser des fuites en arrière, ce qui permet de travailler la vigilance en même temps que la garde au ferme.

Je multiplie les saccades sur la laisse pendant cette marche, au cours de laquelle le malfaiteur me suit à environ deux mètres, puis se rapproche jusqu'à cinquante centimètres, et m'agresse nettement. Je lâche alors la laisse. Le chien mord, je lui permets de garder le costume pendant un bon moment, puis j'ordonne la cessation. Le malfaiteur maintient l'animal en garde au ferme, grâce à la laisse qu'il a saisie pendant l'attaque, et à quelques fuites. Il est important de ne pas faire beaucoup de gesticulations au départ, ceci afin d'éviter tout mordant anticipé. Il ne sert non plus à rien de faire partir le malfaiteur à cinq mètres vers l'arrière, sous prétexte que c'est le règlement. L'H.A., au contraire, doit rester très près pour permettre au chien de rester bien vigilant et de voir l'agression à la seconde où elle se produit.

Dans cette affaire, je conduis mon élève dans la même position que lors de la conduite de recherche : placé sur l'avant gauche du malfaiteur, mon chien à ma droite. L'H.A., quant à lui, doit bien s'approcher lors de l'agression, pour permettre au chien d'effectuer au plus près une prise impeccable, sur la première jambe qui se présente à lui. Après la prise, je me place près du chien et je l'encourage dans sa morsure. Au bout de quinze secondes, je donne une saccade pour obtenir la cessation que je travaille comme une garde au ferme, avec deux fuites jambe gauche, jambe droite.

Dans cet exercice, je ne pousse pas mon chien à la faute, par exemple avec des gestes d'aspiration de l'H.A. avant l'agression. Dans un concours de ring, de tels gestes sont interdits. Par contre, lorsque je prépare un concours de travail pratique en campagne, je demande à l'H.A. de tout faire pour déclencher une attaque anticipée. Mais alors, le chien est contrôlé avec une longe, tout au moins au cours des premiers entraînements.

Le plus difficile, au cours de la défense du maître, est d'apprendre au chien, après la « conversation », à reculer en multipliant les saccades. Il doit reculer tout en restant au pied droit de son maître. Mais il a déjà appris ce genre de suites à l'occasion de la recherche, les dites suites étant plus faciles, l'H.A. se tenant devant l'équipe maître-chien.

Lors de la « défense du maître », il faut apprendre au chien à reculer, tout en suivant la cadence du maître alliée à celle de l'H.A. Seule la répétition d'un tel exercice permettra de lui faire admettre qu'il doit reculer tout en restant au pied de son maître et à l'affût de la moindre agression de l'H.A.

LA GARDE D'OBJET

Jamais finie, jamais parfaite, la garde d'objet est, sans conteste, l'exercice le plus technique, le plus fin, des concours en ring. Comme, en outre, elle est bien payée, elle mérite un long chapitre.

Sa préparation commence dès le plus jeune âge du chiot : je venais essayer de lui voler sa gamelle lors des repas, pour céder et m'éloigner au premier grognement. Puis, après les premières séances de débouillage, je m'approchais en tenant un chiffon à la main ; je ne me retirais plus alors qu'après avoir reçu un bon coup de dent dans la toile.

Par la suite, le jeune chien parvenu à l'âge de sept ou huit mois, et à la condition expresse de n'avoir vécu aucun conflit avec lui au cours d'une séance d'entraînement, je fais une petite garde d'objet. Insensiblement, mon élève va ainsi se mettre à considérer cet exercice comme une véritable récompense. C'est important car l'apprentissage de cet exercice peut être une véritable source d'angoisses pour lui s'il est mal commencé.

J'apprends d'abord à mon élève à se coucher sur l'objet (ou à poser ses pattes avant dessus). J'utilise un bidon assez plat. Lorsque je déplace l'objet, mon chien doit aussitôt le suivre et se placer dessus. Au départ, il convient de travailler avec une longe, de façon à le guider à suivre l'objet.



Mise en place avant l'excitation.

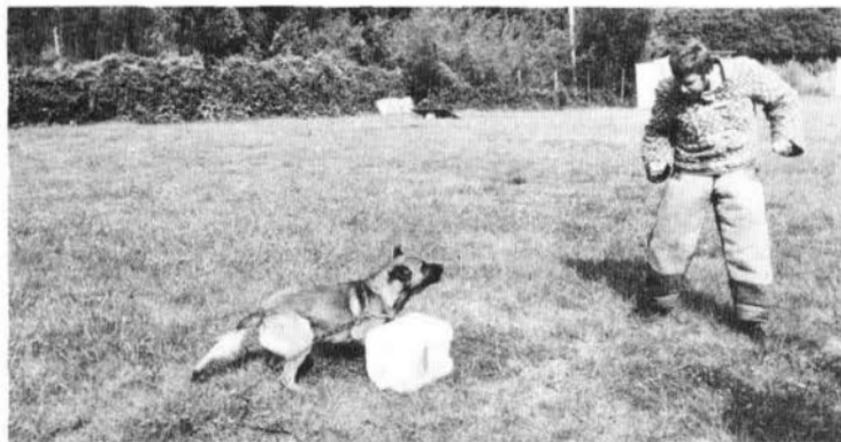
Pour y parvenir, j'attache une longe à l'objet et une autre longe au collier du chien. Lorsque je tire sur la longe reliée à l'objet, je ramène celui-ci vers moi. Mon chien voit l'objet bouger et venir vers moi, tout en s'écartant de lui. Avec l'autre longe reliée à son collier et en l'encourageant — « A ton objet » —, je le ramène près de celui-ci. Ce qui importe, dans cet exercice, c'est de faire comprendre à mon élève qu'il ne doit pas quitter son objet.

Lorsque cela est compris, je vais pouvoir lui apprendre à le garder. D'abord sans intervention extérieure, ensuite avec intervention de l'homme d'attaques.

Je place mon élève près de/sur l'objet. Je m'écarte de lui à une dizaine de mètres. Le rôle de l'H.A. est d'essayer d'entraîner le chien au-delà d'une garde immédiate de l'objet.

Afin d'y parvenir, il se déplace à environ cinq mètres du bidon, tout en travaillant la vigilance du chien par des mimiques montrant au chien qu'il s'intéresse à l'objet. Tout naturellement, l'élève voudra aller à sa rencontre. J'interviens alors avec un très sec «Pas bouger, à ton objet.» L'H.A. devra avancer jusqu'à deux mètres de l'objet sans que le chien vienne le mordre, sous l'influence des ordres de son maître.

Il faut absolument que le chien comprenne qu'il ne doit pas intervenir au-delà d'un rayon de deux mètres. Lorsque le chien aura compris qu'il n'a pas le droit de mordre au-delà d'un mètre cinquante, il sera temps de lui apprendre à défendre l'objet en utilisant son mordant.



L'H.A. doit avancer jusqu'à deux mètres de l'objet sans que le chien vienne le mordre.

Plusieurs méthodes

Première méthode : attacher le chien à un anneau relié à une chaîne de 75 centimètres environ. Du fait qu'il ne pourra aller au devant de l'H.A., celui-ci pourra facilement le faire réagir, grâce à des gestes adaptés. L'élève, sentant qu'il est retenu, réagira davantage et lorsqu'il verra la jambe arriver vers l'objet, il la mordra fortement. Après une prise d'environ cinq secondes, l'H.A. recule et je donne un commandement de cessation. Le malfaiteur reste dans le rayon des deux mètres et nous travaillons prises et cessations en alternant les changements de jambes et les prises au bras, l'H.A. diversifiant son attitude. Plus il y aura de prises sur l'objet, une dizaine d'affilée, plus vite le chien aura le réflexe de mordre dès qu'on touche à son objet.

Une autre méthode consiste à attacher l'élève à une longe contrôlée par le maître. Dès que l'H.A. est à un



Au départ, le maître contrôle l'élève de très près...

mètre de l'objet, je lâche la longe. Le chien mord mais je le fais décrocher par une saccade tout en l'encourageant, l'H.A. intéressant le chien par ses mimiques, sans sortir du rayon de 1,50 mètre. Le chien doit comprendre que dans ce rayon il peut mordre mais, qu'au-delà, cela lui est interdit. Ensuite, le maître se cache pour laisser son élève travailler seul. Lors des premières prises, l'H.A. fait ses approches lentement et s'arrête à deux mètres du chien. Si ce dernier veut intervenir, donc anticiper, le maître intervient en lui commandant de ne pas bouger. L'H.A. s'écarte puis revient à 1,50 mètre du chien. Lorsque celui-ci se révélera patient et qu'il n'anticipera plus, l'H.A. pourra entrer dans le 1,50 mètre et faire mordre. Dès que le malfaiteur amorçe son recul, le maître commande au chien de rester à l'objet.

Ici plus qu'ailleurs peut-être, je n'autorise pas de départ anticipé. Le chien ne doit pas sortir avant le tout dernier moment, lors des entraînements. Il déclenche-



... puis de plus en plus loin grâce à la longe.



Le geste vers l'objet qui doit déclencher le chien.

ra toujours bien assez tôt en concours, si la progression a été bien conduite, c'est-à-dire s'il a compris le sens de sa mission, et s'il a été entretenu dans la vigilance.

Parfois, les choses ne tournent pas rond : l'animal est moins assuré dans son comportement. Je m'approche de lui, je tiens la longe, toujours détendue, de plus court, et je multiplie les encouragements de la voix.

C'est long, tout cela, c'est très long, mais un jour, le chien réussit à travailler correctement. Il est bien attentif face au malfaiteur, il ne mord qu'au tout dernier instant, il lâche la toile dès que l'homme d'attaques se retire

et il reste vigilant auprès de l'objet. Alors, je retire le collier et je vais me placer à huit ou dix mètres devant lui. Le malfaiteur vient tenter une prise de face, donc le chien nous a tous les deux ensemble dans l'axe de sa vision ; il n'a pas besoin de se retourner pour m'apercevoir. S'il quitte son poste, je l'y renvoie avec des « Pas bouger, à l'objet, c'est bien garçon, attention » et des signes de la main. Mais normalement, cela n'arrive pas, car il est habité d'excellents réflexes avant d'être lâché en solo.

Le malfaiteur avance rapidement, fait sa tentative sans geste d'agression et sans hésitation, comme un test. Si le chien, là encore, travaille parfaitement, l'affaire est pratiquement gagnée. Il reste à améliorer son jeu, en alternant les gestes d'excitation du malfaiteur en cas de baisse d'énergie et les interdictions vocales du maître si l'animal est trop bouillant, mais le plus gros est acquis.

Je ne crains pas non plus de revenir en arrière, à l'excitation en longe, si cela se révèle nécessaire, si les réflexes ne sont pas encore impeccables, ou s'ils s'émoussent un peu. Au vrai, pendant toute la durée de sa vie de chien de concours, mon élève reverra sa longe à presque chaque entraînement.

L'ATTAQUE FUYANTE

Au débouillage, l'homme d'attaques présentait, de face, sa jambe droite en alternance avec sa jambe gauche. Il agissait de même en s'approchant de dos du chien bloqué à la chaîne d'excitation. Il s'assurait d'obtenir de bonnes prises arrière, sans dérapage sur le côté de la jambe.

Maintenant, je prends mon élève en longe. Je me place derrière le malfaiteur, un peu décalé du côté où aura lieu le virage d'esquive. Encore une fois, il s'agit, comme dans l'attaque de face, d'enseigner à l'animal comment pren-



Dès le débouillage, l'H.A. s'approche de dos.

dre la jambe pivot, et donc comment ne pas se faire esquivé dans le vent.

L'H.A. annonce son intention sans ambiguïté, il traîne la jambe gauche s'il oblique à gauche, pour permettre une prise justement sur celle-là. De mon côté, je retiens mon chien grâce à la longe, et je lui permets de mordre uniquement la jambe qui traîne.

D'abord, l'exercice se fait au rythme de la marche. Peu à peu, le malfaiteur accélère et laisse moins visiblement sa jambe en arrière. Cependant, il joue toujours du bâton, d'un geste circulaire cette fois : il pivote sur lui-même au moment de l'impact — car, au tout dernier instant, je lâche la longe —, amène son bambou sur le côté d'un geste ample, et l'abaisse sur le dos du chien. Il agit sans trop d'intensité au cours de la période d'apprentissage et augmente son tempo à mesure que l'animal prend du métier.

Dans cet exercice aussi, il faut alterner jambe droite et jambe gauche pour travailler sur la jambe pivot.

L'ATTITUDE AU COUP DE FEU

Tout petit déjà, le chiot, attaché à proximité du terrain d'entraînement, s'imprègne de l'ambiance des attaques et entend des coups de feu.

Par la suite, après avoir obtenu les premières bonnes prises mordantes, j'amène mon élève en training devant l'homme d'attaques qui l'excite une nouvelle fois. Quand mon chien réagit en aboyant et en voulant mordre, le malfaiteur tire un coup de feu de six millimètres en l'air, et aussitôt s'enfuit sans cesser d'exciter l'animal.

Alors, j'accorde une prise : je lâche brusquement la longe, d'abord à cinq mètres, puis à quatre, puis à trois, puis à deux mètres, juste après un coup de feu. Simultanément, l'homme d'attaques se met à bouger le plus vite possible dans la toile pour attirer l'élève.

L'association entre coup de feu et mordant très actif va créer chez mon élève, en quelques séances, un réflexe conditionné tel que le coup de feu devient un geste d'excitation de haute qualité.

Il est alors possible de tirer du neuf millimètres, donc du gros calibre, dans un peu toutes les directions, et sans plus prendre de précautions particulières.

LE DÉPART DES ATTAQUES

Un départ anticipé ne doit jamais arriver avec un chien bien réglé sur le plat. Pour lui apprendre un bon départ aux attaques, il faut placer le chien couché au pied du maître, maintenu par une longe et un collier étrangleur. La longe est détendue lorsque l'homme d'attaques, à cinq mètres du chien, part en courant. Si l'élève part avant le commandement, le maître maintient fermement la longe. Lorsque le chien arrivera au bout des dix mètres, il n'aura plus envie de recommencer, surtout après quelques répétitions de l'exercice.

Quand l'élève reste patiemment près du maître, le commandement d'attaque est donné. Le chien peut rester bloqué au pied du maître. Dans ce cas, le maître — tout en donnant son commandement — s'avance en courant en direction de l'H.A. en répétant le mot « Attaque ». Cela débloque le chien pratiquement toujours. Si vraiment cela ne suffit pas, recommencez l'excitation du chien en maintenant votre élève par le collier, puis lancez-le à l'attaque.

LA GARDE AU FERME

L'exercice est bien préparé par la conduite de recherche et les fuites de la défense du maître. Il s'apprend très vite, en un seul entraînement, si tout a été construit jusqu'ici avec soin et dans l'ordre.

J'envoie mon chien à l'attaque, porteur de son collier auquel sont attachées une laisse de contrôle et une longe de dix mètres. Dès l'entrée, l'homme d'attaques saisit la laisse courte et j'avance pour saisir l'extrémité de la longe. L'H.A. évite de tourner sur lui-même, pour ne pas entortiller l'animal dans la longe.

J'ordonne la cessation : « X, Halte, assis ! » Si le chien obéit, tout va bien. S'il donne un coup de dent, une saccade sèche sur la longe le rappelle au respect. L'H.A. aussitôt fait gestes et mimiques pour capter son attention en permanence. Il peut fuir à tout instant, il n'ira ainsi pas bien loin.

Il veille cependant à ne pas fuir si l'animal détourne le regard : un chien, s'il est futé, comprend vite que s'il fait semblant d'être distrait, le malfaiteur va détalier, et il provoque donc la fuite. Or, l'animal ne doit jamais savoir quand l'H.A. va s'enfuir.

Un dernier mot : je place mon chien en position assise à la cessation. Ainsi, l'H.A. — qui est chargé de le contrôler à l'aide de la laisse courte — peut rester debout et immobile. Il n'a pas besoin de se pencher, ce qu'il serait obligé de faire si l'animal était couché. Et je préfère lui

demander de contrôler mon chien plutôt que de venir le commander moi-même : immanquablement, mon arrivée diminuerait la concentration et la vigilance de mon élève face au costume. Je m'approche du chien uniquement à la fin des fuites, pour prendre le revolver de l'H.A. Celui-ci, évidemment, peut démarrer à tout instant, aussi bien au cours de mon trajet qu'après avoir été désarmé. Son devoir constant est d'entretenir sans faiblir l'intérêt et l'attention de l'animal.

Là comme ailleurs, son rôle est absolument capital.



*Daniel Debonduwe et Lento,
champions de France de travail en Ring 1980 à Lorient.*

Chapitre IV

LE PLAT

LE RAPPORT D'OBJET

Le plat est l'ensemble des exercices de dressage qui ne comportent pas de mordant.

Le rapport d'objet est le premier des exercices de plat dans la vie du chien. Il semble d'une facilité enfantine, et pourtant, combien de pièges le parsèment !

J'ai déjà un peu amené mon chiot à prendre en gueule divers objets, au cours de ses promenades. Maintenant, il a environ quatre mois, il va étudier le rapport de concours.

Pour cela, je l'habitue à rester assis sans bouger devant moi, tout en gardant en gueule un objet personnel, du type chaussette.

Puis, je le retiens par le bras, enroulé autour de son cou, et je jette, à deux mètres vers l'avant, un tronçon de tuyau de plastique dur, du genre PVC, d'environ dix centimètres de long pour un diamètre de cinq centimètres, ou toute autre chose de même volume qu'il accepte. Une bouteille de bière vide conviendra plus tard. De tels objets ne peuvent pas être mordillés, ils glissent.

Je n'emploie aucun commandement de mise en place. Je lâche l'animal au moment où il a envie d'aller chercher le tuyau qui roule encore. J'évite comme la peste tout conflit au cours de cet exercice, car si le chien est doté d'un vrai caractère de seigneur et s'il se bloque là, je mets le pied sur une galère dont j'aurai bien du mal à sortir. Il



Le maître ne libère son chien que lorsque ce dernier désire vraiment aller chercher l'objet.

est de loin préférable de savoir perdre un peu de temps et de jouer sans se formaliser : le rapport d'objet par la force est de toutes façons très long à obtenir... si jamais il s'obtient.

Dans un premier temps, il arrive que le chien lâche l'objet qu'il me rapporte. J'utilise un petit boudin de jute de dix centimètres environ.

Le chien assis devant moi, je lui mets l'objet dans la gueule et je l'oblige à le maintenir pendant vingt à trente secondes. Chaque fois qu'il le lâche, je le remets en gueule. Il sera angoissé au début et il faudra bien dix à quinze leçons pour qu'il ne le lâche plus. A ce moment, je recule avec la petite laisse et j'attire mon élève en lui disant « Apporte ».

Quand il revient de lui-même dès cet ordre, je lui dis « Assis et garde ». Si le maître crie parce que son chien lâche l'objet, il peut croire que c'est parce qu'il a été chercher l'objet.

LE RAPPORT AU VU

Mon élève sait maintenant ramasser l'objet. Quand il est presque revenu à moi, je fais demi-tour en accompagnant son mouvement, et le mien, d'un grand geste du buste. Je l'invite ainsi à viser mon côté droit pendant son trajet retour et à me dépasser par la droite. Ce type d'exercice se poursuit assez longtemps. Je m'estime satisfait lorsque le chien, rapportant son objet vers moi, qui lui tourne le dos, vient se placer devant moi après m'avoir contourné par la droite.

Alors, au lieu de lancer mon tuyau vers l'avant, je le montre à mon chien : « Attention, garçon ! », je le laisse tomber, de ma main gauche, juste sous son nez, et je lui dis « Apporte ! ».

Je tiens la laisse, qui passe derrière mon dos, de la main droite. Le chien est au pied, à ma gauche. Quand l'animal prend le tuyau, je fais un pas vers l'avant, afin de dégager un peu de place, et je l'invite par quelques saccades légères à me contourner par l'arrière, à faire le tour de ma personne en quelque sorte. Mon chien arrive donc ainsi sur mon avant droit, et là, je recule d'un pas pour le faire revenir bien en face de moi. Je l'accompagne dans son déplacement grâce à ma laisse.

Il apprend ainsi à ramasser un objet tout près de moi, à me contourner par l'arrière, à me dépasser largement, mais pas trop, et à rapporter bien dans mon axe avant.



Après de nombreux entraînements, l'exercice est acquis, le chien sait le faire sans laisse. Je saisis alors de ma main droite une fine baguette, longue de deux ou trois mètres. Je la place à l'horizontale, sur mon côté droit, en la faisant dépasser toute entière vers mon avant droit, à hauteur du chien. Celui-ci doit donc maintenant dépasser aussi cette baguette avant de pouvoir me rejoindre. Il apprend ainsi à me dépasser de deux ou trois mètres vers l'avant quand il travaille au vu.



La parfaite exécution du rapport au vu.

LE RAPPORT A L'INSU

Beaucoup plus facile à réussir que le rapport au vu, le rapport à l'insu peut être abordé plus tardivement. Pour démarrer cet exercice, je mets mon chien assis, je fais vingt mètres, je pose ostensiblement l'objet, je reviens à l'élève et je lui dis « Cherche, apporte ». Ensuite, je prends mon chien au pied, en laisse. Je lui montre bien que je mets mon tuyau dans ma poche droite donc, pour lui, du côté le plus éloigné. Puis je fais ostensiblement tomber l'objet sur mon côté droit.

Presque à coup sûr, mon élève va vouloir l'attraper. Une brève saccade, éventuellement accompagnée d'un « Au pied », le remet à sa place. Il apprend en quelques minutes qu'il ne doit rien ramasser sur ma droite.

Dès qu'il a compris cela à l'arrêt, je recommence la même chose en marchant.

Dans la dernière étape, je parcours quelques dizaines de mètres après avoir laissé tomber mon objet, je me retourne et j'envoie mon chien par l'ordre normal : « X, Cherche et apporte ! ».

Enfin, pour tous les rapports, je change d'objet. J'ai choisi, dans un premier temps, des accessoires gros et durs, pour éviter le mâchonnement. N'ayant pas eu l'occasion de mâchonner, mon chien ne pense plus à le faire lorsque je travaille avec, par exemple, une chaussette roulée. Par ailleurs, à partir du moment où mon chien est

devenu un véritable acharné du rapport d'objet, je peux commencer à sévir contre le mâchonnement, s'il se produit malgré toutes mes précautions. Mais attention à ne jamais sévir avant d'avoir parfaitement obtenu la folie de l'objet.

LE RAPPORT LANCÉ

Je n'en parle que pour mémoire : le rapport lancé de concours n'est que l'amélioration, au niveau de la mise en place, du départ et de la remise de l'objet, des jeux auxquels le chien a été habitué au cours de sa toute prime jeunesse.

Chacun parvient, au prix d'un peu de soin et de volonté, à obtenir là un travail honorable de son compagnon à quatre pattes.

L'EN-AVANT

Avant de commencer les sauts, je m'occupe de l'en-avant.

Je dépose, au bord du terrain, un objet personnel bien voyant. Je couche dessus mon chien tenu en longe, et je recule de deux pas après lui avoir ordonné de ne pas bouger. Puis je le rappelle : « X, Au pied ! »

Mon élève revenu à moi, je le renvoie se coucher sur cet objet : « En avant, à ta place ! » Il connaît les mots « A ta place » depuis qu'il a été éduqué à la garde d'objet.

Un jour, je ne dis plus « A ta place », mais uniquement « En avant ! » Comme ce dernier ordre a toujours été associé dans son esprit avec le fait d'avancer, sur ma trace, jusqu'à un objet placé auprès de la clôture, il ne doit pas y avoir de problème. Dans le cas contraire, je l'accompagne du geste et de la voix jusqu'à ce qu'il se décide à avancer de lui-même. S'il ne s'élanche pas, je reviens au stade précédent : « En avant, à ta place », pour quelques leçons de plus.

Peu à peu, je recule jusqu'à sept, huit mètres. Cela demande deux ou trois jours. Maintenant, pendant que mon élève court rejoindre son objet, je fais plusieurs pas en arrière, en veillant à ne pas lui laisser voir ce recul. Je suis arrivé ainsi à dix mètres de lui au moment où il parvient à la clôture. Je le rappelle. Un renvoi en avant, et à nouveau je recule.

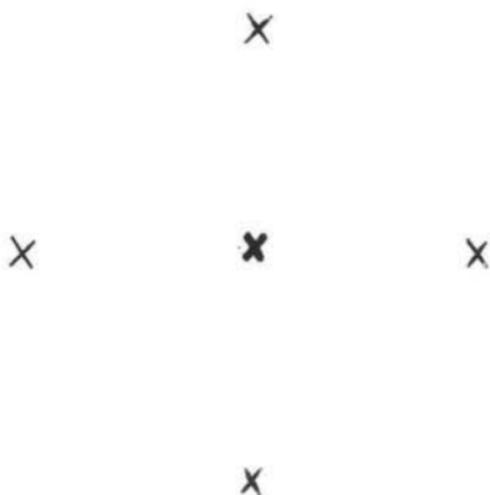
De cette manière, le chien apprend à se porter, par un trajet de plus en plus long, jusqu'à l'extrémité du terrain, sur son objet où il se couche.

Je pratique ainsi dans toutes les directions. Puis, un jour, je place mon élève auprès de la clôture sans objet au sol, et je recommence à la moitié du terrain, recul de deux mètres, rappel, en avant, et ainsi de suite.

Je place alors un ordre préparatoire avant les mots « En avant ». Je dis « Tout près, couché pas bouger ». J'emploie l'expression « Tout près » exclusivement à l'occasion de la mise en place de cet exercice. En effet, le chien a besoin d'être averti pour effectuer parfaitement son en-avant : il n'est pas surpris au moment où arrive l'ordre, il a déjà visé le point d'arrivée. Je prépare d'ailleurs son axe de départ en effectuant quelques pas, avant la mise en place couchée, dans la direction désirée. Si, un jour, un juge pointilleux fait démarrer l'en-avant du bord du grillage de clôture, je reculerai sur moi-même, le chien au pied, encore une fois dans l'axe du trajet : il est inimaginable de voir combien un chien comprend vite s'il est en confiance avec son maître.

Pendant toute la vie de travail de mon élève, je l'entraîne en le couchant au bord du grillage, en le rappelant à moi et en le relançant vers sa position initiale. De la sorte, il se porte toujours droit devant lui quand il part en avant.

Quand il est encore débutant, je pose deux objets personnels sur le même axe aux deux extrémités du terrain. Je me place sur un des deux objets, mon chien au pied, et je l'envoie jusqu'à l'autre. Il s'y couche, je l'y rejoins, je le relance au premier, et je recommence.



Par cette méthode, j'entraîne mon élève à partir droit en avant dans n'importe quelle direction. A l'endroit d'où je pénètre, mon chien au pied, sur le terrain, je pose un objet. J'avance ensuite jusqu'au milieu de la surface, où je fais coucher l'animal. Je poursuis ma route dans la même direction jusqu'au grillage, du côté opposé, et j'y dépose un autre objet. Je reviens, par le même chemin, auprès de mon chien. Là, je pivote d'un quart de tour à droite, afin d'aller déposer un troisième objet contre un troisième côté. Dans le dernier temps, je vais placer un quatrième objet, au bord du dernier côté resté libre. Vues de dessus, mes traces dessinent donc, sur le sol, une croix dont mon chien occupe le centre.

Je vais le rejoindre et je le lance en avant dans chacune des directions préparées, après bien entendu avoir amorcé la mise en axe en l'accompagnant pendant quelques pas, après aussi lui avoir dit : « Tout près, couché pas bouger ».

L'ABOIEMENT

Vers sept ou huit mois, mon petit élève est déjà un bon mordeur.

Je l'attache à la chaîne d'un mètre. L'homme d'attaques vient l'exciter de près. Tandis que j'encourage mon chien en lui disant « Aboie », l'H.A. poursuit ses gestes aussi longtemps qu'il le faut, mais ne donne pas la prise tant que l'animal n'aboie pas. Par contre, au premier son qui sort de sa gueule, le malfaiteur donne la jambe et se laisse mordre. A mon « X... halte », le chien doit lâcher sa prise et je l'encourage aussitôt à aboyer. Le chien doit comprendre que c'est l'aboiement qui fait sortir l'H.A.

Peu à peu, l'H.A. attend de recevoir des aboiements de plus en plus fournis avant de donner la prise. Je ne place pas non plus mon ordre avant ces aboiements, car le réflexe de donner de la voix au commandement n'est pas encore établi. Il faut que l'élève demande le mordant en aboyant.

Un jour enfin, mon chien aboiera dès qu'il entendra le mot « Aboie », prononcé une seule fois.

Il y a d'autres méthodes pour faire aboyer, la gamelle en particulier, mais j'aime associer l'aboiement et l'H.A. : le chien demande la morsure. De plus, l'homme d'attaques encourage aussi le chien en lui demandant d'aboyer.

LE REFUS D'APPAT

Au cours du débouillage, il y a un petit appât à proximité du poteau où est fixée la chaîne d'excitation, dès que le chien a commencé à vouloir mordre le malfaiteur.

Si l'animal s'intéresse à ce morceau de nourriture, je lui envoie une petite saccade par l'intermédiaire de sa chaîne, doublée d'un « Pas toucher », émis d'une voix pas trop forte. Il n'est aucunement nécessaire de mettre en scène une réprimande de grand style avec un jeune chien pour ce qui n'est même pas une faute. D'ailleurs, une remontrance trop dure serait réellement néfaste.

Par contre, si plus tard l'appât un jour le tentait à nouveau, il recevrait une petite tape, et même une correction plus sévère s'il persistait.

Ma conception de l'entraînement au refus d'appât consiste à parsemer le terrain, pour chaque séance de dressage, de divers aliments. Le jeune animal, habitué à évoluer au milieu de multiples points odorants, n'y prête normalement plus attention; l'homme d'attaques, de son côté, fait tout pour se rendre plus appétissant que la plus odorante des friandises ! Quant à moi, je suis contraint, par ce système, à une grande vigilance en permanence, car si mon chien comprend un jour qu'il peut dérober impunément une petite gâterie à cause de mon manque d'attention, l'affaire est perdue. Le vice sera ancré. Et pour l'extirper, il faudra employer des méthodes plus dures, sans pour autant être jamais assuré du résultat.

Quant au refus d'appâts lancés, je le travaille moi-même. Après avoir passé la longe de mon chien dans un anneau fixé au sol, et avoir repris en main l'extrémité de la corde, afin de pouvoir contrôler d'une saccade tout geste de fuite ou d'intérêt pour les morceaux de nourriture, je m'approche dans une attitude neutre, non menaçante, et après avoir ordonné « Pas toucher », je lance quelques appâts autour de lui.

Ensuite, la longe de dix mètres me permettant de contrôler mon élève, je fais lancer les appâts par un étranger. Quand le chien a compris, avec quelques saccades si nécessaire, qu'il ne doit pas y toucher, j'enlève la longe puis je recule progressivement, jusqu'à me cacher.

Lorsque le chien n'est plus en longe, les appâts sont d'abord lancés assez loin, à environ 60 centimètres, puis, peu à peu, rapprochés du chien. Si ce dernier bouge, je donne un commandement « Couché, pas bouger ». Car, bien entendu, à cette phase de dressage, l'obéissance est déjà acquise et la minute couchée obtenue.

LES SAUTS

Un principe domine tout : le chien est performant uniquement s'il aime sauter. Alors, quand un élève aborde le saut, je commence par des jeux. Au cours de la promenade, il est ainsi amené à passer les obstacles les plus divers avec plaisir. A chaque fois, il m'entend lui dire « X, saute ».

Au terrain, les premiers sauts ont lieu sur des petites haies de vingt, trente et quarante centimètres, placées à la suite l'une de l'autre sur une vingtaine de mètres. Puis il y a le fossé de la haie, sans la haie. Le chien est toujours *contrôlé avec la longe courte* : ainsi, il ne peut ni se dérober, ni refuser. Je lui fais passer tantôt la fosse en travers, sans claie, tantôt une haie sans fossé de quatre-vingts centimètres, sans lui avoir donné aucun ordre de mise en place. Mais je l'ai bien encouragé avant. Multipliant les « Saute », les « C'est bien garçon », les petits sauts dynamiques se succèdent et imprègnent l'animal de la signification du mot « Saute ».

Le sautoir incliné en V renversé des concours Schutzhund ou RCI constitue un outil de choix dans l'apprentissage de l'escalade de la palissade. J'amène mon élève à son premier franchissement, sur le sautoir en position inclinée au maximum, en le contrôlant avec longe courte et collier étrangleur. Peu à peu, je redresse la pente. Mon chien, maintenant, se précipite de bon cœur sur

l'obstacle à la simple audition du mot « Saute ». Je l'accompagne dans son saut et, arrivé de l'autre côté, je lui fais effectuer un demi-tour sur lui-même. Après l'avoir à nouveau encouragé, je le relance pour le passage de retour : « X, saute ! ».

Un jour, il a compris le sens du message. Je confie sa laisse à un collègue qu'il connaît bien et qu'il accepte. Nous l'aménons devant la palissade réglée à un mètre cinquante, je franchis moi-même, sous ses yeux, le mur de planches et je l'invite d'une voix douce et gaie à me rejoindre dans la cage : « X, saute ! ». Mon ami lâche alors l'élève tout en le dirigeant. Toute mon attitude respire la joie afin d'éviter l'irruption de la moindre crainte chez mon chien. Ce qui compte pour l'heure, c'est uniquement la performance. Il n'y a pas de mise en place de retour à l'intérieur de la cage au cours de cette période de l'apprentissage. Toute contrainte est proscrite.

Je répète la même scène avec la haie descendue au plus bas et placée à cheval sur son fossé.

Puis vient le temps où l'animal, en dépit des mises en place qui le freinent dans son psychisme, prend de la vitesse au cours de ses foulées d'élan. C'est le moment de l'amener à la fosse de saut en longueur.

Là est installée une claie, semblable à celle de la haie. Elle repose sur des chandeliers placés au fond du trou et partage la fosse en deux parties égales. Elle dépasse d'environ cinquante centimètres le niveau du sol. Comme elle est très sensible, comme toutes mes claies d'entraînement, et qu'elle tombe au moindre touché des pattes, mon chien ne va pas pouvoir prendre appui dessus pour franchir la fosse. Il va être obligé de sauter réellement trois mètres, en ne comptant que sur sa propre impulsion.

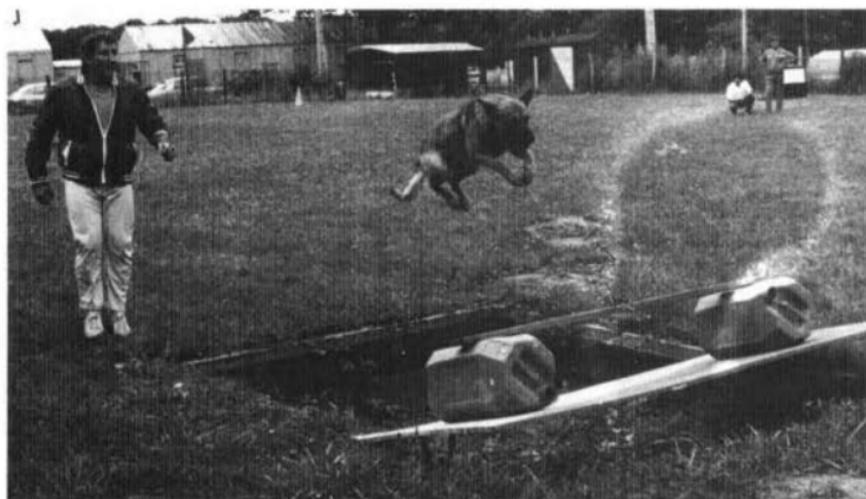


De la haie au fossé, une même approche.

Peu à peu, je recule les chandeliers vers le bord opposé au chien, je relève et j'incline la claie très légèrement et je place des planches en travers sur l'avant du trou. Mon élève doit maintenant forcer s'il veut atterrir après l'obstacle sans rien faire tomber ! Et c'est de plus en plus difficile pour lui. En fait, la fosse de saut en longueur représente pour lui l'obstacle le plus exigeant. Les conflits y sont quasiment obligatoires entre maître et chien.

Afin de les limiter au maximum, je fais en sorte d'obtenir la réprimande par le biais de l'obstacle lui-même, sans intervention directe de ma part au moment exact où le chien faute. Je place une barre, surélevée par deux bidons bien sonores, sur la claie. L'exercice devient de plus en plus ardu, et mon chien a donc des envies de dérobade.

Je n'allonge les franchissements que très progressivement. J'attends qu'il manifeste très visiblement un très grand plaisir, grâce à mes encouragements abondants, lors



Instable, l'obstacle ne peut être que franchi.

du saut du fossé. Dans cet état d'esprit, il ne se force plus, il fait montre d'une grande aisance. Si maintenant je recule un peu la claie, et s'il se dérobe encore, alors j'élève la voix pour une remontrance ferme. Cela suffit souvent.

Sinon, et bien que j'aime beaucoup travailler seul, je fais appel à un camarade. Après avoir fixé deux longues au collier de l'animal, couché à son emplacement de départ, nous saisissons chacun l'extrémité libre d'une longe et nous nous mettons en place des deux côtés du fossé, afin de contrôler toute tentative de dérobade. Le chien, puisque les deux longues sont tendues autant à droite qu'à gauche, est contraint d'arriver droit. A priori, il est donc aussi obligé de sauter. S'il refuse, j'attache le collier du chien avec les deux longues pendant toute la progression.

Si vraiment personne ne peut m'aider, je place un grillage de l'autre côté du fossé, par rapport à moi, de telle sorte que, là encore, mon chien ne puisse pas filer de côté au lieu de sauter effectivement.

De temps à autre au cours de cette période, je demande à un collègue de bien vouloir bloquer mon élève sur son emplacement de départ, de l'intéresser à son saut, de l'accompagner sur quelques foulées, tout en le contrôlant grâce à une main passée dans le collier, et de le lâcher quand il est certain que le chien va s'envoler sur l'obstacle. Je me suis placé de l'autre côté de la claie. Tous les deux, nous répétons « Saute » pendant la durée de la course d'élan.

Grâce à cet ensemble d'incitations, le saut en longueur, malgré sa grande difficulté, acquiert un certain intérêt pour l'animal.

Pour les mises en place de retour, à la haie comme à la palissade, le meilleur système consiste à faire appel, cette fois encore, aux services d'un ami, qui va se placer à l'endroit où le chien atterrit, qui l'attire à lui, le félicite, lui fait effectuer un demi-tour en souplesse et le retient au collier en attendant mon ordre.

Le jour où mon élève parvient à son maximum de performances, le jour où il plafonne, il est temps d'en venir aux mises en place.

En ce qui concerne la haie, tout est facile. Il suffit d'être attentif : l'animal ne doit plus avancer d'un seul centimètre après l'ordre « Couché » ou l'ordre « Assis ». Je mets un petit tapis où je veux qu'il reste.

Pour la palissade, il faut d'abord enlever toutes les planches sauf la première. La hauteur à franchir, vingt centimètres, ne pose aucun problème athlétique.

Maître comme chien peuvent donc ainsi se concentrer sur le fini, le brillant de la mise en forme. Je bloque mon



*Le chien apprend d'abord
à entrer dans l'enclos de la palissade.*

élève « Assis, pas bouger », à deux mètres devant l'obstacle, je place le tapis ou un habit au plus loin de la planche restante, tout au fond de la cage. Je demande « X, saute ! », et lorsque l'animal a franchi, je l'envoie sur mon habit, « A ta place », quitte à entrer moi-même dans l'enclos de la palissade. Quand il s'est retourné, de lui même ou à cause de mon intervention, je me déplace jusqu'à la ligne des deux mètres : « X, Saute..., au pied ! ». Ce travail peut se poursuivre durant une pleine demi-heure, le chien ne sera pas fatigué physiquement. Je mets fin à l'exercice lorsqu'il est bien réussi, même s'il a fallu pour cela recommencer vingt ou trente fois.

J'agis de la même manière devant la haie, en commençant par une petite claie verticale de dix centimètres de haut, placée au-dessus du milieu du fossé, en plaçant mon tapis du côté de la réception. Pour obliger le chien à rester sur place après le saut aller, j'accompagne puis je contrôle son mouvement grâce à une longe. Les ordres se succèdent : « Assis », « Saute », « A ta place », « Saute », « Au pied », aussi longtemps que cela se révèle nécessaire, jusqu'à obtenir un déroulement satisfaisant — ce qui, dans mon esprit, se traduit par « impeccable » — de toute l'affaire.

Quand mon élève a parfaitement assimilé les bonnes mises en place et quand il sait les restituer à chaque fois sans longe et sans accessoire du type habit ou grillage, alors, à nouveau, progressivement, je rajoute des planches à la palissade et je relève la haie. En quelques entraînements, le chien revient à son plus haut niveau de performances mais, cette fois, en respectant les règles de l'art.

Pour le fossé, je place le tapis à quinze mètres derrière lui. Le chien — qui aura pris l'habitude d'aller se coucher

sur son tapis après le saut du fossé – prendra de la vitesse dans ce saut et sautera bien dans l'axe, car son objectif sera double : sauter et aller se coucher sur le tapis.

LES POSITIONS

S'il est un exercice qui exige du temps, de la patience et du doigté, c'est bien celui-ci. Il faut en effet y consacrer un travail attentif et soutenu pendant plusieurs mois avant d'espérer récolter les premiers fruits honorables. C'est très long et parfois décourageant. Peu de conducteurs évitent les conflits avec leur élève au cours de l'apprentissage des positions.

Le chien s'y angoisse vite. S'il désobéit un peu, il faut le reprendre, mais pas trop durement. Ses problèmes psychologiques s'évanouiront quand il aura bien compris son rôle.

Vers son quatrième mois (minimum), je place mon chiot devant moi ; après avoir saisi sa laisse de très court, la paume vers le bas, au bord de son collier, j'ordonne « Couché, pas bouger ». Je le force à obéir, puisqu'il ne sait pas ce que mes paroles signifient et, après lui avoir marqué ma satisfaction « C'est bien garçon, pas bouger », je m'éloigne tout en lui faisant face, à environ deux mètres. Il se lève bien sûr pour me rejoindre. Je hausse un peu la voix en le remettant à sa place, bien dans l'axe. Ma réaction est la même s'il s'affale sur son flanc : « Non non, bien en place, pas bouger ! ».

Très vite, il comprend que nous ne jouons plus. Si je progresse du plus facile vers le plus ardu, dans l'ordre couché-assis-debout, afin de mettre toutes les chances de

réussite de mon côté, je ne tolère pas qu'il change de position de sa propre initiative à mon retour vers lui. Je le caresse quand je suis rentré juste à son côté, s'il n'a pas bougé. Par contre, à la moindre velléité de changement de position, j'interviens à distance par de multiples ordres : « Pas bouger, pas bouger ! ».

Je répète cet exercice à deux ou trois reprises chaque jour. A chaque fois, je libère mon chien par un ordre final : « X, au pied ».

Au cours de la promenade, je le place « Assis, pas bouger » face à moi. Il connaît la position couchée, aussi va-t-il presque à coup sûr se coucher lorsque je m'éloignerai à un ou deux mètres. Mais, comme je le regarde et comme je le contrôle avec la laisse, il m'est facile de l'obliger à rester assis.

Puis j'ordonne « Debout ! », à partir de l'assis, ma main droite au bord de son collier et ma main gauche sous son ventre, qui le pousse à se relever. Encore une fois, je lui apprendis à maintenir la position pendant une quinzaine de secondes devant moi.

Cette période où il apprend à rester immobile aussi bien debout que couché ou assis ne dure pas bien longtemps. Le chien n'a pas eu le temps d'apprendre la signification des ordres « Assis », « Couché » ou « Debout », mais il est suffisamment assoupli maintenant pour rester sans bouger dans les trois positions, même si je m'éloigne à cinq mètres. Il peut aborder dans les meilleures conditions la phase suivante, où il va acquérir la synchronisation de ses mouvements et de mes ordres.

Au début, j'associe ordres au geste et ordres à la voix : en disant « Assis », je relève la main, avec le « Couché »,

je l'abaisse et, pour le « Debout », j'écarte le bras à l'horizontale.

Mon chien en laisse est debout juste devant moi. J'effectue alors un geste très technique, en imprimant à la laisse une saccade vers l'arrière de l'animal, en avançant d'un pas, et en ordonnant « Assis » de la voix et de mon bras libre.



Ordre et geste sont étroitement associés.

Ce procédé a un double mérite : mon élève apprend à rester sur place lors de chaque passage du debout à l'assis, voire à reculer légèrement, corrigeant de lui-même le petit pas qu'il fait éventuellement vers moi lorsqu'il se lève, donc il ne perd pas de point mais aussi il s'habitue à

s'asseoir à chaque traction de la laisse si celui qui imprime la secousse se trouve devant lui. L'homme d'attaques obtiendra donc automatiquement l'assis au cours des conduites lorsqu'il agira sur la laisse à chacun de ses arrêts.

Quand le chien est assis « C'est bien, pas bouger », je lui dis « Debout », en allongeant ma main libre pour une caresse sous son ventre et en écartant de côté, vers l'horizontale, la main qui tient la laisse. Il se lève, « C'est bien, pas bouger! ». S'il revient au pied, je le replace debout devant moi en agissant sur son collier.

La mise au couché est facile : je prononce le mot « Couché » et, simultanément, j'abaisse la main qui tient la laisse auprès du collier.



*Associée à l'ordre « Couché »,
la main impose au chien de prendre la bonne position.*

Dans chacun des compartiments de cet apprentissage, il ne faut jamais hésiter à féliciter et à encourager l'animal, s'il obéit. Mais l'excès, même dans la louange est, ici aussi, fort néfaste ; le chien risque d'être distrait de sa mission.

Quand le chien obéit bien aux ordres de changements de position, il devient temps de l'empêcher d'avancer. Certains posent au sol une barre de bois ou une laisse. Je préfère me servir d'une palette de bois plein, afin d'y faire monter mon élève. De là, il ne peut plus franchir subrepticement la frontière que je veux imposer.

Je me recule alors à un mètre cinquante, après avoir fixé une laisse de deux mètres à mon élève à titre de contrôle, et je donne les ordres de changements de position comme au stade précédent. Il ne doit pas y avoir de problème. La répétition seule, ensuite, amènera la perfection et permettra d'obtenir peu à peu l'obéissance à distance.

L'ALLURE GÉNÉRALE

C'est l'exercice le mieux payé après la découverte/conduite du malfaiteur. Il est donc important de s'en préoccuper sérieusement.

Je tiens à conseiller à tout conducteur en ring d'apprendre à conduire le plus proprement possible son chien, d'avoir une attitude irréprochable à tout instant. La cynophilie des concours de dressage a suffisamment souffert d'être reléguée dans un mépris rampant à cause de la piètre présentation à la fois des terrains de dressage et de certains conducteurs de chiens.

La situation a tendance à s'améliorer : les meilleurs présidents de club s'efforcent d'organiser leurs concours en prenant en compte l'aspect extérieur de leur terrain, et les conducteurs comme les H.A. répondent à ces efforts en adoptant des tenues dignes des chiens avec qui ils se présentent en public.

Par ailleurs, je suis convaincu qu'il n'est nul besoin de tricher en douce pour faire des points. Tricher, c'est en fait faire subir deux dressages au chien, lui enseigner l'ordre officiel, plus l'incitation cachée. Un exercice bien fait, c'est net et sans bavure, sans gestes ni bruits parasites. Évidemment, comme certains juges ne pénalisent pas — soit par crainte de l'esclandre, soit par faiblesse, soit par inattention — le manque de clarté dans la démarche ou dans les mises en place, certains conducteurs sont tentés de

saupoudrer leurs parcours de mille petits trucs et tics. Ils font de grandes fêtes à leurs chiens lors des retours au pied, changent des petits détails en permanence et finissent par donner une impression de manque de sérieux, qui rejaillit sur l'ensemble des compétiteurs.

Si, par ailleurs, il m'était donné de pouvoir formuler un souhait, je demanderais que tous les concours sélectifs donnant accès à la Coupe de France de Ring aient lieu sur des terrains absolument neutres, où même les chiens régionaux n'ont pas accès à titre d'entraînement. Pour des conducteurs extérieurs qui, comme moi, ne choisissent ni « leurs » juges, ni « leurs » hommes d'attaques, ce serait plus juste et cela mettrait mieux en lumière la valeur véritable des chiens...

LES CORRECTIONS

Un jour, le chiot n'est plus un chiot, le débutant a pris du métier, et il essaie de désobéir. Le maître ne doit pas pour autant se laisser déborder, sinon le chien est perdu à jamais. *Le dressage sans contrainte, c'est une vue de l'esprit.* Toutes les expériences dans ce sens ont échoué. Il faut parfois s'imposer, car dans certains cas, l'animal veut tester son conducteur. L'épreuve de force devient inévitable. Ici comme ailleurs, il faudra la mener en employant la contrainte la plus légère si elle suffit.

Attention aussi aux conseils pièges. Les conducteurs de concours n'ont pas toujours une totale bienveillance envers les débutants qui peuvent un jour venir les supplanter ; ils ne sont alors pas avares en conseils pièges du type : « Tu matraques le chien avec une chaîne sur la tête s'il le faut » ou bien « Untel fait des points parce qu'il n'hésite pas à assommer son chien à la plus petite erreur ! »... Appliquer ces préceptes, c'est — à moins de posséder un des chiens très durs dont j'ai parlé au tout début de cet ouvrage — marcher droit vers l'échec. Évidemment, certains conducteurs sans méthode bien définie parviennent à des pointages élevés, mais celui qui verrait en eux *de fins connaisseurs commettrait une bien grave erreur.*

Pour ma part, quand mon chien me déborde trop, malgré ma patience et bien que j'aie sans cesse recherché des solutions techniques aux différents problèmes qui surgissaient, je pratique la fouettée.

Je prends une longe de dix mètres, que je replie en cinq fois. Cela me donne un genre de martinet bien épais, donc sans danger pour l'intégrité physique de mon élève. J'attache ce dernier à un poteau ou contre un grillage, au moyen d'une laisse courte, et je le cingle avec mon fouet improvisé pendant trente secondes, tout en répétant l'ordre auquel il a désobéi, par exemple « Halte », un coup sur le flanc gauche, « Halte », un coup sur le flanc droit, « Halte », un coup sur le flanc gauche et ainsi de suite.

Si la punition a été suffisamment marquante sur le plan moral, le chien, au cours de la même séance d'entraînement, ne va même plus oser démarrer vers le malfaiteur quand je l'aurai détaché et quand je lui ordonnerai d'attaquer ! Cela est excellent : il aura appris à me respecter. Nous resterons là-dessus pour cette fois. Une correction bien appuyée, donnée à froid, hors de toute colère, assure l'avenir. L'erreur majeure consisterait maintenant à répéter ce châtement : qui aime bien châtie bien, mais le mot « bien » signifie « juste », pas « beaucoup ». Et puis, une fois, ça va...

Le lendemain, le chien s'éjectera hors de la toile dès qu'il entendra l'ordre de rappel.

Au vrai, la correction, l'authentique, celle dont je viens de présenter le déroulement, doit être réservée au premier moment où le chien se moque ouvertement de son maître. Elle ne devrait être employée qu'une seule fois au cours d'une vie, et pour un problème grave au cours des attaques. Personnellement, je n'y ai jamais recours lors des exercices de plat. Et, comme je l'utilise une seule fois dans la vie du chien, celui-ci ne perd pas son amour pour moi.

Dans tous les autres cas, je me contente de réprimandes à la voix. Je monte en courant vers le chien et j'envoie des saccades par l'intermédiaire de la laisse ou de la longe. Je traite un problème éventuel en mimant, par le biais de cette technique voix-saccade, le plus profond mécontentement. Suivant l'intensité que j'y apporte, mon chien peut ressentir une profonde angoisse. Je mets fin à l'entraînement juste après cette remontrance. Toute la nuit, mon élève restera sur une impression désagréable pour lui. Le lendemain, je reprendrai l'exercice au point où le chien avait fauté. S'il faut à nouveau, je le gronderais une fois encore et je cesserais aussitôt l'entraînement. Viendra le moment où il se comportera dans le sens souhaité. Alors, je le féliciterai amplement, au premier geste de bonne volonté et, après lui avoir ôté toutes ses angoisses en le laissant gagner dans la suite de l'exercice, je passerai à un autre travail.

Il faut aussi veiller à demander à l'homme d'attaques un jeu doux après un conflit maître-chien.

Et surtout, je voudrais que chaque conducteur de chien de concours se persuade bien d'un principe absolu : utiliser trop souvent la punition, c'est enseigner la désobéissance. Car une arme s'use.

CONCLUSION

Tout n'est pas dit : un excès d'explication embrouillerait au lieu d'aider. Mais déjà, le lecteur dispose d'une bonne base sur laquelle il peut s'appuyer avec certitude. Pour le reste, rien ne vaut la fréquentation assidue des meilleurs spécialistes et des terrains de ring.

Et, de toutes façons, même si jamais vous ne parvenez en finale, vous augmenterez votre niveau de compétence. En même temps, il est quelqu'un à qui vous ferez grand plaisir, car lui aussi aimera s'améliorer : votre chien.

SOMMAIRE

En guise d'introduction	4
Chapitre I – LES IDÉES MAITRESSES	
Mon comportement en tant que maître	12
Choisir un chiot	15
Le chenil	19
La propreté	20
Calendrier	21
Chapitre II – LES PREMIERS PAS	
La promenade du chiot	24
Le rappel	28
La marche au pied	30
Le pré-rapport d'objet	31
Chapitre III – TOUT LE MORDANT	
Le débouillage	34
La percussion	49
L'exercice-clé : la recherche	54
La conduite	61
L'attaque de face	64
Les cessations	68
La défense du maître	72
La garde d'objet	77
L'attaque fuyante	84
L'attitude au coup de feu	86
Le départ des attaques	87
La garde au ferme	88
Chapitre IV – LE PLAT	
Le rapport d'objet	92
Le rapport au vu	94
Le rapport à l'insu	97
Le rapport lancé	98
L'en-avant	99
L'aboïement	102
Le refus d'appât	103
Les sauts	105
Les positions	113
L'allure générale	118
Les corrections	120
CONCLUSION	123